SIXIÈME ANNÉE. — N° 126 1er AVRIL 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

MADAME PIPER

Nos lecteurs connaissent de nom et de réputation Mme Piper. Ils savent qu'elle est un médium célèbre en Amérique et en Angleterre. Mais leurs notions à son sujet restent peut-être vagues, car nous n'avons guère publié sur elle que de courts extraits de journaux. L'occasion, jusqu'à présent, nous a manqué de lui consacrer une étude un peu approfondie.

Cette occasion nous est fournie aujourd'hui par le livre que M. Sage vient de faire paraître, à la librairie Leymarie, sous ce titre *Madame Piper et la société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques*.

Cet ouvrage, dont M. Camille Flammarion a écrit la préface, est intéressant à divers titres. Il est clair, vivant, bien composé, et conçu dans le véritable esprit scientifique, celui qui sait se garder du parti pris et du pédantisme. Mais son mérite principal, à mes yeux, c'est d'éclairer, à la lumière de faits nombreux, précis et rigoureusement contrôlés, une question encore très controversée : la question de l'identité des Esprits.

On se souvient que j'ai soutenu ici, contre M. A. Erny, cette thèse que jamais les spirites n'avaient fourni la *preuve absolue* de l'identité d'un seul « esprit » avec le personnage désincarné qu'il prétendait être. Et je crois, en effet, avoir démontré qu'aucun des exemples que m'opposait mon contradicteur (et Dieu sait s'il m'en opposa !) n'était de nature à faire naître la certitude.

Les phénomènes dont Mme Piper est le centre constituent-ils cette preuve définitive et péremptoire que M. Erny avait en vain cherchée ? Nous l'examinerons ensemble. Mais, auparavant, il me paraît utile de vous tracer, d'après M. Sage, un portrait du médium.

Mme Eléonore Piper est Américaine. Elle habite Boston. Son mari est employé dans un grand magasin de cette ville. Elle-même était femme de chambre, avant l'apparition de sa médiumnité. Son éducation n'a pas été poussée très loin.

Au point de vue de son hérédité, on est assez peu renseigné. Elle appartient à une famille qui semble avoir été très saine et, en tout cas, nullement sujette aux maladies nerveuses. Son grand'père paternel mourut de vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. La grand'mère, du même côté, vivait encore en 1890. Ils eurent douze enfants. Son grand'père, du côté maternel, mourut d'une maladie de cœur à quatre-vingts ans ; sa grand'mère, du même côté, mourut après avoir dépassé cet âge. Ils eurent, eux aussi, douze enfants.

Mme Piper jouit d'une santé irréprochable jusque vers 1882. A cette époque, il lui vint une tumeur à la suite d'un coup : elle avait été violemment heurtée par un traîneau. En 1893, elle dut subir une opération chirurgicale, la laparotomie. L'opération eut lieu sans complication d'aucune sorte et la convalescence fut rapide.

« Beaucoup de personnes, dit M. Sage, seront disposées à croire que la tumeur de Mme Piper est l'explication de sa médiumnité, d'autant plus que cette médiumnité n'est apparue qu'après la tumeur. Cependant il est un fait qui semble indiquer qu'elles

ne sont pas dans le vrai. Quand Mme Piper est malade, sa médiumnité s'atténue ou devient très peu lucide. La syncope ou *trance*, qui est facile quand Mme Piper se porte bien, devient difficile ou même impossible quand elle se porte mal. »

Quoi qu'il en soit, la médiumnité de Mme Piper se manifesta spontanément en 1884, à l'occasion d'une visite qu'elle fit à un médium aveugle, qui donnait des consultations médicales, nommé J.-R. Cocke. Pendant la séance, elle tomba en trance. A son réveil, elle apprit par les assistants qu'une personnalité, qui devait être une jeune fille indienne, du nom de Chlorine, s'était manifestée par son intermédiaire.

Les personnes de son intimité se mirent alors à organiser des séances avec elle. Petit à petit, on admit des étrangers dans le cercle intime. Les « esprits » — les Anglais disent *contrôles* — qui se manifestèrent furent d'abord très variés. Ils dirent être l'actrice Mrs Siddons, le musicien Jean-Sébastien Bach, le poète Longfellow, le commodore Vanderbilt le milliardaire et une jeune fille italienne du nom de Loretta Ponchini.

Il y avait aussi le Dr Phinuit, qui ne faisait que de courtes apparitions.

Enfin, un soir, J.-S. Bach annonça que lui et tous ses compagnons allaient concentrer tout leur pouvoir sur le Dr Phinuit pour en faire le principal contrôle.

Et, de fait, ce fut Phinuit qui, désormais, répondit à toutes les questions.

C'est à ce moment que des savants commencèrent à s'occuper de Mme Piper. Ce fut d'abord le professeur William James, de l'Université d'Harvard. Puis vinrent les professeurs Hodgson et Hyslop, puis d'autres, puis d'autres encore.

M. Sage nous fait cette peinture de Phinuit : Phinuit n'est pas un méchant homme, au contraire : il est très obligeant et ne cherche qu'une chose, faire plaisir à tout le monde. Il répète tout ce qu'on veut, fait tous les gestes qu'on lui suggère. Mais, s'il a bon cœur, il est déplorablement trivial. Avec cela, il est menteur...

C'est, au fond, une de ces entités bizarres, un de ces *amoraux*, comme nous en avons connu jadis, quand nous expérimentions avec la jeune médium Renée Sabourault.

Et le cas de Mme Piper, si elle n'avait jamais eu d'autre contrôle que Phinuit, serait le cas assez banal de très nombreux médiums qu'on rencontre un peu partout.

Mais, en mars 1892, il s'opéra dans les séances de Mme Piper un changement qui améliora considérablement sa médiumnité. A ce moment apparut, dans les communications, une nouvelle personnalité qui déclara s'appeler George Pelham. C'était le nom (que M. Sage modifie un peu, par discrétion) d'un jeune homme de trente-deux ans, tué quelques semaines auparavant dans un accident de cheval.

George Pelham, dans les dernières années de sa vie, s'était adonné à la littérature et à la philosophie. Quoique très sceptique sur ces matières, il s'intéressait aux études psychiques. Le Dr Hodgson le connaissait. Un jour, une discussion s'était engagée entre eux, sur la question de la survie. George Pelham prétendait la survie improbable et même inconcevable. En quittant son ami, il dit : « Si je meurs avant vous et si je me trouve jouir encore d'une autre existence quelconque, je ferai de tels efforts pour vous la révéler, qu'il y aura du bruit dans le monde ! »

L'entité qui, dans les communications médianimiques de Mme Piper, se faisait appeler Pelham, était-elle véritablement l'âme désincarnée de l'ami du Dr Hodgson, qui venait tenir sa promesse ?

Le Dr Hodgson, lui, n'en doute pas.

Ce sont justement les preuves d'identité vraiment singulières, déconcertantes et stupéfiantes à première vue, fournies par le contrôle George Pelham au Dr Hodgson et à d'autres expérimentateurs, que nous aurons à analyser dans notre prochain article, pour vérifier si ce sont réellement des preuves et non pas seulement des apparences de preuves.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les miracles du Crucifix.*

On montre à Rome, dans l'église des Capucins de la place Barberini, un tableau qui représente le Christ en croix et sur lequel se raconte une singulière légende.

Un jeune débauché voulait vendre son âme au diable pour satisfaire ses désirs impurs. Satan accou-

rut, prêt à conclure le marché. (Quelques-uns se plaignent parfois qu'il soit moins empressé aujourd'hui qu'en ces temps ; mais c'est simplement la forme du marché qui diffère.) Au cours des pourparlers, le libertin eut une idée singulière :

— Tu étais au Calvaire ? lui dit-il ; tu as vu mourir Jésus ?

— Oui, répondit Satan.

— Tu pourrais alors me faire une exacte reproduction de cette scène ?

— Sans doute.

— Eh bien, prends un pinceau et travaille. J'ai envie de voir cela ; sinon, rien de fait.

Le diable, maugréant, se mit à l'œuvre ; quelques heures après, il remettait au jeune homme ce petit panneau de la crucifixion dont les Capucins sont si fiers. Le libertin fut si ému de pitié à le regarder, qu'il se convertit.

Nous pouvons bien, une fois l'an, comme ce débauché, regarder cette crucifixion, qui est le sommet du merveilleux. On a tout dit, — tout ce que la langue humaine peut dire et l'intelligence humaine concevoir... si peu de chose ! — sur le divin mystère du Golgotha. Mais les plus humbles détails en ont un intérêt profond.

Quel était le bois de la croix ? On a discuté longtemps sur cette question. M. Rohault de Fleury est arrivé sans doute à déterminer d'une manière certaine la nature de ce bois. Sur sa demande, M. Decaisne, de l'Institut, et M. Pietro Savi, professeur de l'Université de Pise, étudièrent au microscope des parcelles de la vraie croix et constatèrent que c'était du bois de pin.

La question de la forme de la croix, *tau* ou croix latine, est incertaine. La tradition de l'Eglise est en faveur de la croix latine. Les clous étaient au nombre de quatre. C'est au XIIIe siècle que Cimabué et Margaritone se donnèrent la licence dans leurs crucifixions de placer les pieds l'un sur l'autre et de les fixer avec un seul clou. Mais cet usage est aussi contraire à l'histoire profane qu'à la tradition chrétienne. Les peintures découvertes dans les dernières fouilles de Saint-Clément à Rome, et tous les monuments de l'art grec, nous montrent Notre-Seigneur fixé à la croix par quatre clous.

D'un de ces quatre clous, sainte Hélène fit un mors pour le cheval de Constantin. Depuis les croisades, cette précieuse relique est vénérée à Carpentras. Le second ornait le casque de l'Empereur ; un troisième fut fixé à la tête de sa statue ; un quatrième jeté à la mer pour apaiser une tempête.

Vingt-neuf villes se glorifient de posséder des clous ayant servi au crucifiement, et cela fait beaucoup rire M. Homais. Il est deux raisons principales à cette multiplication. Les peuples, désireux de vénérer au moins une parcelle du fer qui avait transpercé les membres du Sauveur, limèrent ou brisèrent l'un des quatre clous, et, mêlant à du fer ordinaire quelques fragments ou un peu de limaille du fer sacré, formèrent d'autres clous, identiques aux vrais par l'apparence. C'est ainsi qu'on conserve à Florence, au couvent *degli Angioli*, un des douze clous formés à la mémoire des douze apôtres avec un des saints clous. D'autrefois on s'y prit plus simplement encore : on fabriqua des clous en fer commun et on les fit toucher aux vrais. C'est un de ceux-là que saint Charles Borromée envoya au roi d'Espagne Philippe II.

On lit dans les *Grandes chroniques de France*, par Nicolle Gille : « Le dict Charle Magne ne voulut avoir de son travail et labeur nulle rémunération temporelle et n'en voulut rien prendre, mais demanda au dict Empereur de Constantinople aucune relique de la Passion de Jesu Christ et de ses saincts. A cette cause le dict empereur de Constantinople lui donna ung des clous de quoi nostre Seigneur Jesu Christ fut crucifié. »

On lit dans la Vie de saint Louis, par Guillaume de Nangis, son contemporain, que, le 17 février 1232, on montrait au peuple ce saint clou, qui tomba de son reliquaire et fut perdu dans la foule. Le roi et la reine en eurent un profond chagrin, et saint Louis dit qu'il aurait mieux aimé perdre une de ses villes.

La plus ancienne représentation du Dieu crucifié qui nous soit parvenue est une ignoble parodie : c'est le crucifix à tête d'âne découvert aux Catacombes ; au-dessous, l'inscription suivante, en grec :

Alexamenos adore Dieu

Cette injure ne devait pas être la dernière ! Depuis qu'il se dresse sur le monde, le Crucifix est l'objet des hommages et des risées, des vénérations et des outrages. Pour ne pas sortir de notre cadre, je citerai seulement quelques faits peu connus et véritablement miraculeux.

En 1793, le maître d'école de Bosmon, diocèse de Soissons, brûla en présence de ses élèves le christ de bois de sa classe, en le jetant dans le poêle qui la chauffait. Quelques jours après, un des écoliers était réprimandé par sa mère pour sa mauvaise conduite. — Si tu continues, dit-elle, le bon Dieu te punira.

L'enfant répondit en son patois :

— Il n'y a plus de bon Dieu, not' maître l'a brûlé.

Le maître ne tarda pas à être puni de son sacrilège. Allant au village voisin de Cilly, il fut surpris par une tourmente de neige. On le trouva gelé.

Vers 1830, deux ouvriers revenaient de la moisson, sous la pluie, et maugréant de se sentir trempés ; ils passent devant un Calvaire, et, dans leur humeur, lancent sur le crucifix leur étriche (bâton de bois durci servant à aiguiser la faulx).

L'un atteint le Christ à la poitrine, l'autre à la tête : « Relève le cou », lui crie-t-il en riant.

Quelque temps après, le premier tomba gravement malade, d'un écoulement d'humeur à la poitrine entre les côtes. Le second eut la tête comme disloquée et fut réduit à la mendicité. Chacun put le voir, durant plusieurs années, sur les grands chemins, la main et l'avant-bras enroulés autour de son cou pour maintenir sa tête branlante.

Le fait s'est passé à Lagny, diocèse de Soissons, canton de Vervins, où il était de notoriété publique.

Ces deux anecdotes ont été communiquées par M. l'abbé Palant, curé de Cilly, diocèse de Soissons, à M. Hoppenot, qui les reproduit dans son beau livre sur le *Crucifix*, publié tout récemment par la Société de Saint-Augustin.

Louis Veuillot écrivait, en 1873 :

« Il y a trente ans, après une partie de chasse, un jeune homme, fils d'un des plus grands manufacturiers de la Lorraine, proposa à quelques amis de tirer à la cible sur un Christ qui se trouvait à l'extrémité de son jardin.

« Il tira le premier et lui brisa les jambes.

« Le lendemain, il avait les deux jambes paralysées, et, vingt-cinq ans après, il ne pouvait encore marcher sans le secours d'un valet de chambre. »

Arsène Houssaye était plutôt un sceptique. Il raconte le fait suivant :

— Je chassais à Bruyères avec un de mes amis qui professait l'athéisme. Mon scepticisme ne m'empêchait pas de saluer au passage Jésus-Christ sur son Calvaire.

« Passant devant le Christ du Mont-Saint-Pierre, je saluai gravement ; mon ami éclata de rire.

— Tiens, me dit-il, tu vas voir comment je fais le signe de la croix.

Il appela son chien, lui mit sa casquette et lui secoua la tête pour qu'il saluât.

Ce ne fut pas assez, il lui prit la patte et lui fit faire le signe de la croix.

La pauvre bête se mit à aboyer douloureusement, étrangement, furieusement.

— Eh bien, es-tu content? dis-je à mon ami.

— Très content, me répondit-il.

Mais il était pâle comme la mort.

Nous chassâmes comme de coutume ; mais voilà qu'à notre retour, repassant devant la même croix, mon ami se mit à aboyer tout comme son chien, avec un cri plus désespéré encore.

Je croyais que c'était un sacrilège de plus, mais je vis à sa figure que cet aboiement était involontaire.

Un instant après, il se remit, essaya de rire comme s'il eût joué la comédie.

Mais en rentrant chez sa mère — une sainte femme — il aboya.

Le lendemain, il aboya, puis le surlendemain, puis toujours.

A Casamicciola, le jour du mardi gras 1881, un cortège grotesquement sacrilège se déroulait dans les rues de la cité. Une croix de dérision, à laquelle était cloué un mannequin à tête de masque, s'avançait, accompagnée de femmes costumées en prêtres qui vociféraient des chants obscènes. Sur le passage du cortège, seul un vieillard s'indignait et levait les bras au ciel.

Trois jours plus tard, un tremblement de terre ébranlait Ischia et ensevelissait Casamicciola sous ses ruines.

On dégagea, sous une claie d'osier recouverte de décombres, un homme qui apparut vivant, priant et pressant un crucifix sur sa poitrine: c'était le vieillard qui avait protesté.

Ces détails ont été envoyés au journal l'*Union* par son correspondant qui les tenait du maire et du curé de Casamicciola.

On citerait maint autre fait et l'on en trouvera de très saisissants dans l'intéressant ouvrage que nous avons cité plus haut. Mais n'en est-ce pas assez déjà pour faire réfléchir un peu?

George Malet.

Le faux médium Anna Rothe

Le cas du faux médium allemand, Anna Rothe, continue à passionner l'opinion publique, chez nos voisins d'outre Rhin, et la presse toute entière s'en est emparée.

Le Dr Erich Bohn — qui publia l'an dernier une intéressante brochure sur les « trucs » employés par Anna Rothe, brochure dont notre collaborateur Henri Vernier adopta les conclusions au grand mécontentement des spirites français qui ne lui ménagèrent point les attaques (les lecteurs de l'*Écho du Merveilleux* doivent s'en souvenir) — le Dr Erich Bohn vient de faire paraître dans *Allgemeine Zeitung* un article des plus documentés, que nous regrettons de ne pouvoir — vu sa longueur — publier *in extenso*.

La partie la plus intéressante est certainement un

compte-rendu de séance, rédigé par un notaire, où l'habileté de prestidigitation du faux médium est mise en pleine lumière.

Copie. G. R. 77/1901. Chemnitz, le 28 juin 1901.

Suivant la demande de M. Ernst Wilhelm Süs, négociant à Chemnitz, moi, notaire soussigné, me suis rendu cet après-midi, à 6 h. 1/2, dans une chambre dépendante de la maison Theaterstr. 7, café Kunze, à Chemnitz, au premier, où j'ai rencontré les personnes désignées dans l'acte ci-joint.

M'étaient connus personnellement MM. Süs, Dr Staffel et Dr Hohl. Dans cette chambre on introduisit aussitôt une dame, que M. Ernst Wilhelm Süs et M. Georg Hoger me présentèrent comme étant Mme Anna Rothe, demeurant à Chemnitz, au Plan nº 11.

Les dames présentes, la sœur Aug. Randler, momentanément occupée dans la clinique de M. le Dr Staffel, Mme Ida Seidemann, à Chemnitz, Mme Anna Thiel, Mme Johanna Gotzmann, Mme Martha Gaudlitz et Mme Martha Süs, qui me furent présentées par M. Süs, firent ensuite la déclaration suivante :

Nous venons de constater, dans la chambre voisine — et *de visu* — que Mme Rothe, après avoir été déshabillée jusqu'à sa chemise, a revêtu les vêtements apportés par Mme Süs et examinés par chacune de nous, sans que nous eussions pu remarquer quoi que ce soit d'insolite.

Mme Rothe n'a laissé tomber la chemise dont elle était vêtue, et qu'elle avait fait descendre jusqu'à sa taille, qu'après que la chemise qu'on lui avait apportée lui eût été passée. Par conséquent, nous n'avons pas pu voir tout le corps de Mme Rothe. En outre, Mme Rothe s'était posée pendant le déshabillage le dos contre le mur, ce qui ne nous avait pas permis de l'examiner minutieusement. Elle était vêtue de ses nouveaux vêtements, et de plus mise dans un sac, reconnu par nous comme vide, et que la sœur Aug. Randler avait cousu de telle façon, que seuls les bras fussent libres.

Nous avons amené Mme Rothe dans la chambre de séance. L'identité du médium n'est mise en doute par personne. Elle est conduite derrière un rideau suspendu dans un coin de la chambre à hauteur d'homme. M. Süs déclare préalablement, sur la demande de M. le Dr Staffel, qu'aucun examen médical n'a été fait sur le corps du médium.

Les personnes présentes étaient toutes unanimes à déclarer qu'on ne pouvait accéder à l'espace compris derrière le rideau d'un autre côté que par la pièce où elles se trouvaient, et que ledit espace avait été complètement vidé avant l'entrée de Mme Rothe.

Après quelques instants, ayant respiré fortement, et prononcé de véritables discours en prose et en vers, mi-partie à voix basse et mi-partie à haute voix, d'un pli du rideau elle tendit des fleurs à plusieurs reprises. Elle en donnait particulièrement à trois dames et quatre messieurs qu'elle appelait avec le doigt et auxquels elle parlait de la façon ci-dessus expliquée.

Avant de distribuer ces fleurs aux personnes indiquées, et avant que celles-ci ne se soient approchées tout à fait, elle montrait les fleurs de son bras tendu, afin qu'on pût voir distinctement qu'elles ne lui étaient pas remises par ces dites personnes. On reconnaît à l'unanimité que Mme Rothe avait produit au moins trente roses, fleurs séparées et fleurs avec boutons. D'autres même avec de longues queues.

M. Rudolf Zimmermann déclara ensuite qu'avant la séance, il avait marché par mégarde sur le sac, et qu'il avait entendu comme un bruissement de fleurs et de feuilles.

De plusieurs côtés, on déclara que toutes les roses avaient même odeur, celle d'un parfum artificiel très intense.

Après que Mme Rothe fut partie, M. le Dr Hohl déclara qu'il avait examiné le sac aussitôt après que Mme Rothe l'eût défait, et qu'il y avait trouvé un anneau de ficelle et une feuille de rose. Ces dits objets me sont présentés. Sur le sac se trouvent quelques taches humides. Ficelle et feuille de rose sont mises sous enveloppe et jointes à cet acte. De plus on constate à l'unanimité que les feuilles et les queues prises à part présentent la même odeur que les roses, et que cette odeur s'était répandue dans la chambre avant que Mme Rothe eût produit ses fleurs. Cette dernière constatation est mise en doute par M. Heuger qui n'a pas remarqué cette odeur auparavant.

En outre, on déclare de plusieurs côtés qu'on avait entendu, quelque temps avant la distribution des fleurs, comme un bruissement de fleurs et de feuilles froissées, ce qui n'est contesté par personne.

M. Zimmermann déclare ensuite que Mme Rothe avait été revêtue du sac jusqu'aux poignets, immédiatement avant la distribution des fleurs, alors que ce sac atteignait seulement le coude quand elle tendait le bras pour présenter les fleurs

Les dames présentes à l'habillement de Mme Rothe déclarent qu'elle avait refusé expressément qu'on lui fît boutonner ses manches de chemise, en prétextant qu'elle avait trop chaud.

Lu, approuvé et signé par :

Sœur Auguste Randler	Franz Xaver Kurz.
Emil Roedel, Ober-Postass.	Rfdr. Dr Jolles.
E.-W. Süs.	Rfdr. H. Kaiser.
Rud. Zimmermann.	Emil Gaudlitz.
G. Lorenz.	M. Süs.
Elseweise.	Dr Arthur Seyfert.
Anna Thiel.	K. Sachs. Notar.
Refdr. Lindemann.	

A G. R. 74/1901. Fiche A.

Georg Hoger, procur. Hübnerstrasse, 8.	Laura Martha Minna Süs.
	Ernst Wilhelm Süs.
Rud. Zimmermann, écrivain.	Dr Hugo Jolles, Theaterstr. 49.
Referendar Lindemann.	Hartmann-Kaiser, Schillerplatz, 1.
Mme Diac. Weise.	
Sœur Auguste, chez Staffel.	Emil Gaudlitz.
Mme Ida Seidemann.	Edmund Lindner.
Mme Anna Thiele.	Musikl. Aug. Haupt, Crimmitschau.
Mme Johanna Gotzner.	
Diac. Lorenz.	Dr Hohl.
Franz Xaver Kurz.	Otto Gotzner.
Oberpostass. Rodel.	Dr Staffel.
Rob. Seidemann.	Dr Seyfert.
Kantor Stadelmann, Wustenbrand.	

A. G. R. 74/1901. Fiche B.

Inclus : ficelle, 1 feuille de rose, trouvées le 26 juin 1901 dans le sac porté par Mme Anna Rothe à Chemnitz pendant la séance par-dessus ses vêtements et qui a été cousu par la sœur Auguste Randler.

La copie ci-dessus a été faite pour M. Ernst Wilhelm Süs, négociant à Chemnitz.

Chemnitz, le 5 juillet 1901.

Dr ARTHUR SEYFERT.
K. SACHS NOTAR.

Un tel acte ne laissait subsister aucun doute sur la supercherie de Mme Anna Rothe. Aussi, raconte le docteur Erich Bohn, le faux médium et son impresario s'en furent-ils chercher asile à Zurich, chez des amis, sous prétexte que la santé de Mme Rothe était fort chancelante, mais en réalité pour y recommencer leurs exploits.

Le scandale de Chemnitz se renouvela à Zurich et les deux aventuriers s'enfuirent à Berlin où ils comptaient bien cette fois continuer leurs escroqueries tout à leur aise.

Hélas, ils avaient compté sans la police berlinoise, et sans l'Empereur Guillaume qui a, lui-même, de son propre mouvement, affirme le docteur Erich Bohn, donné l'ordre d'arrêter Anna Rothe et Max Jentsch.

R. L.

M. Pierre Janet et les apports

Dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 février, il a été reproduit un article d'un journal du matin, contre lequel tous ceux ayant la moindre expérience psychique doivent protester énergiquement.

Le Dr Papus a déjà publié un article sur ce sujet dans sa revue l'*Initiation*. Il s'agit de M. Pierre Janet qui devant la Société de Psychologie (ou Institut psychologique international) a cru pouvoir expliquer ce qu'on nomme en spiritisme *des apports*. Voici ce qu'en dit Papus : « La question des apports est une de « celles qui gênent le plus les savants (?) s'occupant « de psycho-physiologie. Tout dernièrement le com« mandant Tegrad obtenait des apports de fleurs « après avoir tracé le chemin du phénomène, et dans « conditions merveilleuses de précision. »

M. Janet a découvert une hystérique qui lui a avoué (dans le sommeil artificiel) qu'elle préparait elle-même les objets, dont la présence, en apparence insolite, émerveillait un entourage trop crédule. « Par un phé« nomène d'auto-suggestion (nous dit le journal qui a « fait cette belle découverte), l'hystérique, après avoir « disposé les apports dans les endroits les plus variés, « était la première à s'étonner sincèrement de les y « voir ! ! !, et croyait, de la meilleure foi du monde, « qu'elle avait obéi à une force mystérieuse. M. P. « Janet explique le cas de ce médium réputé (1)... « par l'entrée en jeu de l'automatisme psychologique. « C'est moins séduisant que les forces de l'Au-delà, « mais l'Institut psychologique, devant lequel cette « démonstration a été faite, l'estime rationnelle (!) et « probante (!!!). A même d'étudier un médium à ap« ports, il est convaincu et nous veut convaincre que « nous sommes en présence d'un cas d'automatisme « psychologique. »

Ces deux derniers mots ont servi de titre à un gros livre de M. P. Janet bourré d'erreurs psychiques et d'absurdités phénono-ménales. Mais c'est son *Dada*, et il ne manque pas une occasion de le faire parader en public.

Le Dr Papus a stigmatisé, comme elles le méritaient, ces prétentions pseudo-scientifiques, car voici ce qu'il dit : « M. Janet, appelle cela des phénomènes « d'*apport*. En ce faisant, il montre une ignorance « totale des conditions du phénomène des *apports*, ce « qui pourrait être excusable, puisque M. Janet est « une des lumières de ce grand Institut psychologique « international qui ne peut arriver à étudier un vrai « médium. » Le Dr Papus conclut ainsi son article : « La communication de M. Janet fera peut-être rire « ceux qui n'ont jamais su ce que c'était qu'un phé« nomène d'apport. Elle fera prendre son auteur en « pitié par les expérimentateurs sérieux, et elle jettera « un certain vernis d'ignorance sur les membres de « la société qui n'ont pas protesté devant cette étrange « communication. »

Il est en effet déplorable de voir de pseudo savants comme M. Janet (Pierre) essayer de tromper le public sur un phénomène assez rare, mais incontestable. N'en avons-nous pas, comme preuve évidente, ce qu'en ont dit deux célèbres individualités au dessus de tout soupçon ? Voici d'abord ce que mon confrère et ami *V. Sardou* raconte à ce sujet *et ce qu'il m'a confirmé de vive voix*. Il a obtenu des apports, et sur sa table de travail une main invisible a déposé un bouquet de roses blanches, qu'il a conservé pendant des années, jusqu'à ce qu'il soit tombé en poussière. J'ai autrement de confiance dans les affirmations d'une intelligence aussi lucide et aussi positive que celle de Sardou, qu'en toutes les calembredaines d'hystérique que nous conte M. Janet.

Un deuxième exemple non moins caractéristique est celui de Mme *Augusta Holmès* qui dernière-

(1) Dont personne n'a jamais entendu parler parmi les expérimentateurs sérieux.

ment racontait ceci dans le *Matin*. Parmi tous les phénomènes étranges qui se sont produits dans son appartement, elle cite un cas d'apport des plus curieux. « Une rose *mouillée de rosée* tomba sur sa table « créée instantanément (*il n'y avait dans la maison que « des chrysanthèmes*) C'était *un apport*. Comme je « demandais qu'une autre fleur fût placée à la bou- « tonnière de M. L..., je fus aussitôt obéie, et elle « y apparut subitement. Plus tard, les prodiges se « corsèrent encore. Des dragées vertes se répandi- « rent sous notre main. Mme A. Holmès a gardé quel- « ques-uns des *apports* faits par l'Invisible, entre « autres un duvet blanc et léger ; *Ma robe, dit-elle, fut « une fois couverte d'une pluie de ces plumes délicates* ; « *elles ne tombaient de nulle part*, mais apparaissaient « subitement sur plusieurs points à la fois. *Il en fut « ainsi de tous les apports.* » Une autre fois, Mme A. Holmès vit entre ses mains paraître subitement une statuette horrible et qui lui sembla thibétaine : « Elle « me fait croire, dit-elle, avec certaines expériences « de possession, que les énergies mises en mouve- « ment sont loin d'être toujours bonnes. Cela jus- « tifierait les dires de l'Eglise sur le Satanisme. »

Supposer, comme le font nos bons psychologues, que ces apports sont des phénomènes d'auto-suggestion, serait d'une remarquable puérilité.

Un troisième exemple d'apports indubitables nous a été fourni par Mme d'Espérance, le remarquable médium, avec laquelle Aksakoff a fait des expériences, et dont la bonne foi, dit-il, *est au dessus de tout soupçon*. Mme d'Espérance a eu des apports de fleurs et d'arbustes *n'existant pas en Angleterre*, et cela *devant des témoins* qui en ont signé le procès-verbal. Voici qui réduit à néant l'assertion des sceptiques qui disent ceci : « Pourquoi les Esprits, quand « ils assistent à ces petites fêtes, ont-ils toujours « la manie de ne nous envoyer que les propres fleurs « de nos jardins? »

Un quatrième exemple est celui de Mme Russell-Davies, une Anglaise que je connais et qui est un médium des plus remarquables. Cette dame, qui n'a jamais fait d'expériences qu'en particulier devant son mari ou ses filles ou de rares personnes de son intimité, a obtenu elle aussi des apports. J'en pourrais encore citer bien d'autres, mais la démonstration me semble suffisante.

Quant aux médiums qui se font payer, j'ai toujours eu contre eux une méfiance instinctive, et cela ne m'a guère étonné que Mme A. Rothe ait été prise en flagrant délit de fraude, comme jadis Mme Williams, qui, elle aussi, battait monnaie avec les phénomènes. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'il y ait de *vrais et de faux médiums*, de même qu'il y a de vrais et de faux diamants, de vrais et de faux billets de banque, etc. C'est à l'expérimentateur à prendre ses précautions, et surtout à ne pas s'adresser, comme M. Pierre Janet, à des hystériques ou à des malades qu'ils détraquent encore un peu plus par leurs manœuvres hypnotiques, et dont alors ils nous présentent les insanités ou les duperies comme de superbes lanternes.

D'ailleurs, quelle confiance peut-on avoir dans cet *Institut Psychologique International* qui devait être d'abord l'*Institut Psychique*, et qui, par l'intolérance des psychologues, a réussi à évincer tous ceux des expérimentateurs psychiques qui pouvaient les aider à sortir de leur routine? Le résultat a été lamentable, car, au lieu d'un *Institut Psychique* qui aurait pu rendre de grands services, nous n'avons plus qu'un four magnifique.

Il serait grand temps de fonder à Paris une Société dans le genre de la Société des Recherches Psychiques de Londres, qui, elle au moins, a rendu et rendra encore d'énormes services à la science psychique. Ce serait le seul remède contre l'action morbide du fameux Institut Psychologique International. On n'a même pas eu l'idée de nommer comme correspondants des hommes de la valeur de W. Crookes, A. Russell-Wallace ou Aksakoff. Faisant un effort gigantesque, ce fameux Institut vient d'essayer de fonder une branche d'Etudes Psychiques, mais les savants qui sont chargés de ce travail n'ont pas la moindre expérience psychique, et on ne peut attendre de leur part que des résultats aussi négatifs ou aussi ridicules que ceux de M. Pierre Janet.

En terminant je ne saurais trop insister sur le point suivant : *Combien de fois* faudra-t-il répéter aux psychologues, ou aux savants qui ignorent la science psychique, *que les vrais médiums ne sont pas des malades*, et que si par hasard une maladie quelconque les atteint, *les phénomènes cessent immédiatement*. Par contre, les manifestations médianimiques ne reviennent qu'à l'époque où le médium est revenu lui-même à la santé. Des multitudes d'observations ont été faites à ce sujet en Angleterre et ailleurs, mais nos bons psychologues, gens très entêtés, continueront, je n'en doute pas, à confondre leurs hystériques ou détraquées de l'hypnotisme avec les vrais médiums. Espérons pourtant qu'un de ces jours le Saint-Esprit descendra sur eux, et qu'ils se sentiront tout d'un coup illuminés... comme les apôtres.

A. Erny.

Erratum. — Dans l'article de M. Jounet, *Mystérieuses coïncidences*, etc... (N° du 1er mars 1902) lire, dans les dernières lignes : *fatalisme* et non : *fanatisme*.

La Maison hantée de Montblanc

Nous avons reproduit, dans notre numéro du 1er mars, une lettre d'un de nos lecteurs, qui nous signalait les phénomènes étranges dont le presbytère de Montblanc (Basses-Alpes) est depuis quelque temps le théâtre.

Voici le récit détaillé de ces faits, que l'un des principaux témoins a bien voulu nous adresser.

Voici ce qui s'est passé dans le presbytère de Montblanc, arrondissement de Castellane (Basses-Alpes) (1).

Depuis quelque temps nous entendions dans les sous-sols des bruits insolites. Nous tâchions de nous les expliquer. Soudain, à onze heure du soir, au milieu du grand silence, trois grands coups ébranlèrent notre demeure. Nous crûmes à des malfaiteurs, d'autant plus qu'une bande opérait dans la région. Le fusil en main nous étions en proie à une vive anxiété. Le silence des chiens, ces gardiens fidèles, nous rassura, et je dis à mon entourage : « Ces bruits trahissent une tout autre origine. Ayez bon courage, ce n'est rien. » Le calme le plus absolu persista et nous ne pûmes rien découvrir, malgré une visite minutieuse.

Le lendemain au soir, vers les neuf heures, de nouveaux coups retentirent à nos oreilles dans toutes les directions. Il n'y avait plus à en douter : notre maison était hantée. Aux coups succéda bientôt un vacarme assourdissant. Nous visitâmes successivement toutes les pièces, mais le bruit semblait nous fuir. Une grande heure s'écoula ainsi. Mes parents, effrayés et surexcités à la fois, s'écrièrent : « Que voulez-vous donc ? » Il leur fut répondu par des miaulements, des aboiements, des ricanements fort significatifs. Une « farandole satanée » tranchait encore par intervalles irréguliers, malgré le bruit de la batterie de cuisine, des bouteilles, des assiettes, des meubles secoués — ils l'étaient parfois — et transportés comme à grand fracas, partant du premier étage et venant contourner les lits. Il en fut ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, vers les six heures du matin.

Le troisième soir nous prolongeâmes notre veillée. A peine étions-nous couchés que les bruits, coups, ricanements, etc., éclataient comme un coup de foudre. Que faire ? s'armer de courage et de patience ! ! Vers les deux heures du matin, le vacarme n'étant plus supportable, mes parents me hélèrent. Le mousquet en main je partis. Quelle ne fut pas ma surprise, — tout en gardant mon sang-froid, — d'apercevoir sur le seuil de la porte de ma chambre, où aucun bruit ne s'était produit, une ombre grise à forme humaine, bien détachée, en costume primitif et les bras ballants ! ! Je l'interpelle aussitôt. Aucune réponse. J'essaye de lui administrer un violent coup de pieu. Elle l'évite soigneusement. Je fonce sur elle avec mon arme. Elle fait un pas en avant et évite le coup par une habile contorsion. Je m'arrête, elle s'arrête. Je me précipite sur elle et, maintenant qu'elle est à portée et sans danger pour moi de faire feu, je dépose la bougie que je tenais entre elle et moi et j'épaule vivement. Le mouvement n'est pas terminé que déjà elle s'est éloignée et a disparu dans le mur. Elle mesurait exactement 1 m. 79. On voyait distinctement à travers « ce corps » qui ne projetait aucune ombre.

Le vacarme alors était indescriptible ; mes parents étaient impatients de me voir arriver et je n'eus garde de leur narrer alors « ma vision ».

Comme la nuit précédente, à l'aurore seulement, les bruits, coups, miaulements, ricanements, bruits d'épées s'entrecroisant sur les vitres, s'évanouirent comme par enchantement.

Un certain temps s'écoula ; nous goûtions une paix profonde. Cette fois, les coups se firent entendre à l'aurore et, après une accalmie durant la presque totalité du jour, au crépuscule ils recommencèrent. Coups comme à l'ordinaire, air de violon, chariots passant au milieu de nous, concert fuyant de voix humaines, etc., durant trois jours consécutifs.

Trois mois et douze jours s'écoulèrent dans le calme le plus profond. Tout à coup, en plein jour : coups, bruits, divers pendant seize jours, sans interruption notable. Nous avisâmes des amis. Ils constatèrent ces faits étranges. Plus tard, d'autres voulurent satisfaire leur curiosité. Quinze personnes étaient présentes, toutes perçoivent les mêmes coups et bruits étranges. Tout à coup, un baquet à demi plein se soulève ; on l'emplit d'eau, il sursaute, mais l'eau demeure immobile. Enfin, une ombre informe passe en coup de vent et est aperçue par quatre personnes.

Un autre soir, un visiteur de marque, après avoir été surpris par des coups lointains et presque à soulever la maison, interroge et dit : « Frappez 10 coups, 20 coups, 100 coups » ; il est obéi aussitôt. « Imitez le trot du cheval ». Même résultat.

Mais fait-on intervenir le nom de Dieu, on n'obtient plus de réponse. Laisse-t-on agir ces bruits intelligents selon leur volonté, toujours ils obéissent par des coups, des grattements, etc. On ne peut tout narrer. Je termine par ce fait : J'avais lu qu'un M. X. mit fin à des bruits similaires en tirant dans toutes les directions des coups de feu. J'essayai, le lendemain soir : il me fut répondu par des coups de mousquet. A remarquer aussi que ces bruits semblent redouter les armes. Quand on est à bonne portée, immédiatement ils se produisent plus loin.

J. B.

(1) Ce presbytère est isolé, placé à proximité de la lisière d'un bois et habité par cinq personnes.

LE SORCIER DU GUINDI

Nous remercions bien sincèrement M. le Vte F. de..., un de nos premiers abonnés, qui nous adresse les curieuses lettres qu'on va lire, et nous lui serions très reconnaissant s'il voulait bien tenir nos lecteurs au courant des phénomènes qu'il nous signale.

Villa Essis, 22 mars 1902.

Monsieur,

Je viens de recevoir la curieuse lettre que vous trouverez ci-jointe ; elle m'est communiquée par mon excellent voisin M. du B... auquel l'a remise son destinataire M. François Loas, originaire du pays que trouble en ce moment, soit l invisible, soit une force psychique, encore inconnue, mise peut-être en action par quelque volonté puissamment méchante.

Mon voisin, homme intelligent, instruit et sérieux, pense que ces faits extra naturels qui se produisent dans le canton de Tréguier (Côtes-du-Nord), sont de nature à intéresser l'*Écho du Merveilleux*, auquel il sait que je suis abonné depuis son apparition.

Voici maintenant quelques détails que m'a fournis M. Loas.

La maison hantée est située en Minishy, dans une petite vallée qui s'avance en pointe entre les deux communes de Plougrescant et de Plouguiel ; elle est voisine du petit bourg du Guindi, bâtie sur le bord d'une route et à proximité d'une rivière dont les eaux actionnent plusieurs moulins.

C'est en septembre ou octobre que les phénomènes ont commencé; la maison appartient à une veuve qui l'habite avec sa fille. (Il y a peut-être bien aussi un fils, mais notre interlocuteur ne le connaît pas.)

Lorsque le matin, les femmes avaient fait leurs lits, couvertures, draps et matelas étaient jetés en désordre au milieu de l'appartement. Un jour, comme on se mettait à table pour prendre le café, tasses, sucrier, soucoupes furent enlevés comme par un coup de vent.

Les professeurs du petit séminaire de Tréguier sont venus essayer de faire cesser ces désordres, ils n'y ont pas réussi ; les fortes têtes du pays comptaient sur les professeurs de physique qui passent, eux aussi, pour être un peu magiciens ; ils sont allés voir la maison et n'ont pas obtenu de meilleur résultat que les autres.

Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que la vaisselle soit projetée avec une certaine violence hors de la maison et que rien ne soit jamais cassé ; les phénomènes se produisent au grand jour.

L'on ne peut pas accuser les esprits frappeurs ; ce sont des esprits déménageurs très adroits qui agissent.

Agréez, Monsieur, mes sentiments très distingués.

Vte F. de X...

Lettre communiquée par M. François Loas.

Plougrescant, le 16 mars 1902.

Mon cher François,

Aujourd'hui dimanche, je vais essayer de te narrer un peu de tous les racontars que l'on débite ici, au sujet du sorcier du Guindi.

J'avais questionné le facteur, qui est de Plouguiel, pour plus de renseignements, et voici ce qu'il m'a dit : La maison de cette femme est toujours ensorcelée et l'on y fait un bruit d'enfer ; les ustensiles, plats, assiettes, bidons, etc., continuent toujours leur trajet, du dedans au dehors, à mesure qu'on les rentre, sans que rien ne se casse, et cela malgré l'opposition de ces messieurs du collège dont je t'avais parlé dans ma dernière lettre et qui ne peuvent rien.

Le facteur m'a parlé aussi d'un énorme crapaud qui a élu domicile au dessus du lit, dans un creux qu'il s'est fabriqué pour lui, et malgré tous les efforts qu'on a faits jusqu'ici, on n'est pas parvenu à le déloger. On lui a fait toutes les misères possibles, pour lasser sa patience, jusqu'à jeter sur lui des seaux d'eau bouillante, le tenailler avec des fers rouges, rien n'y fait : il s'obstine à rester dans son trou.

Il en est de même d'un chat effrayant, qui est arrivé là on ne sait d'où, et qui ne sort jamais de la maison, malgré tout ce qu'on fait pour l'en chasser. Le chat fixe effrontément tous les visiteurs qui viennent voir la maison, et les suit partout à l'intérieur, dans tous les va-et-vient qu'ils font; c'est à n'y rien comprendre — et un peu effrayant.

Dernièrement un garçon meunier, d'une force herculéenne, entra dans la maison avec une grosse pierre, pesant au moins 100 kilos, et la posa sur un vase (un récipient en bois sans doute cuveau ou tine) pour voir, disait-il, si le vase s'envolerait toujours par la fenêtre.

A peine a-t-il fait quelques pas dehors, que le vase et la pierre sont projetés dans la rivière, aux yeux de la foule qui était venue voir ce qui arriverait, et cela sans que l'on ne vît personne s'approcher du vase.

Il paraît qu'il y a quelqu'un pourtant à l'intérieur, car presque tous les jours on trouve, sous le lit, des ordures paquetées dans du papier, et cela tout frais. On se perd en conjectures ; les bonnes gens disent que c'est le fils de la femme qui, ayant voulu tâter de l'*Agrippa* (1) ne peut plus se débarrasser, comme il était arrivé autrefois au vieux recteur de Plougrescant, tu t'en souviens.

Voilà, mon cher François, assez sur ce sujet, etc.

ADAM.

L'aventure du curé de Plougrescant, M. l'abbé Rolland, est assez curieuse. Ses paroissiens, paraît-il, ne dédaignaient pas l'eau-de-vie ; l'un d'eux en but tant que, d'ivre-mort, il devint mort tout à fait.

Le bon curé, très inquiet sur le sort de cette âme qui venait de comparaître devant son juge en de si fâcheuses circonstances, voulut à toute force savoir à quoi s'en tenir. Pour cela il s'adonna à l'étude des sciences occultes ; mais la Magie ne lui fut guère favorable : il resta lui-même ensorcellé, ou, plus probablement, possédé.

Tous ses efforts pour se débarrasser restèrent inutiles ; il dut appeler à son secours le curé de Plouguiel, qui réussit à le délivrer, mais tout le monde eut connaissance de l'aventure.

---

(1) Ce qu'on nomme l'*Agrippa* n'est autre chose qu'un livre de sorcellerie qui est peut-être l'œuvre de Cornelius Agrippa.

PHYSIOGNOMONIE

XIV

M. FRANÇOIS COPPÉE

Pour le philosophe observateur, il existe une intense volupté spirituelle à contempler, nu, l'étonnant graphique qu'est le visage humain, la série des mouvements psychiques multiples et divers, déjà vécus, qui composent le « Moi » vivant d'un être, sa conscience intime, et le rythme évolutif de sa destinée en ce monde.

Mais, par une sorte de pudeur morale et dans le but de ne pas laisser voir absolument toute la secrète vérité qu'ils expriment. certains visages s'efforcent à une relative impassibilité, bizarrement mélangée, parfois, d'une légère brusquerie. Pourtant, cette particularité n'est déconcertante qu'en apparence, car aux yeux du physiognomoniste exercé, elle révèle d'emblée ce que l'on souhaitait ne pas montrer, c'est-à-dire — une âme profondément vibrante, sensitive, délicatement affectueuse, mais quelque peu froissée par la vie et repliée sur elle-même. Et ceci caractérise vraiment le poète des *Humbles*...



La tête de François Coppée est remarquable en ce que, sous l'arrondi souple des contours faciaux et crâniens, le dessin osseux conserve une réelle angularité, ce qui dénonce la mentalité plutôt compliquée d'un spéculatif sensitivo-impulsif. Telle mentalité offre ceci de spécial, qu'elle incline l'être vers une existence sybaritique, tout en laissant au fond de l'âme un désir latent de lutte et de combat...

D'autre part, cette tête a quelque chose du caractère chevalin, grâce à la coupe allongée du visage; mais, le front, les oreilles et le cou se réclament sensiblement du Bélier. Tandis que le Chat prend les yeux et se manifeste dans l'expression tranquillement méditative de toute la figure. Le caractère du Chat tend à dominer les deux autres; néanmoins, le Cheval et le Bélier — surtout ce dernier — prennent le dessus de temps à autre, périodiquement.

L'occiput s'affirme nettement accusé, quoique sans exagération d'où il ressort que les instincts vitaux, suffisamment développés et actifs, constituent le terrain nourricier de cette flore idéale qu'est le génie poétique — lequel génie se révèle principalement par la saillie bombée que les pariétaux forment au-dessus des oreilles. Mais les temporaux amples et unis, fuyant vers le haut, puis le sommet du crâne, proéminent et arrondi, laissent conjecturer une invincible attraction pour tout ce qui présente un côté mystérieux ou garde une attitude hiératique. Et, afin de satisfaire, plus ou moins consciemment, le sentiment vénérateur inné et le besoin de religiosité que l'on porte en soi, on s'ingénie pour avoir, toujours, sinon un Dieu à adorer, du moins une divinité à servir. On peut bien, durant la jeunesse, dans la fougue ardente des années impulsivement viriles, paraître se vouer, sans retour, au culte exquisement décevant et de la Beauté et de ce qui est la raison de celle-ci — la passion amoureuse, mais, en suivant ainsi le chemin sentimental, on finit, un beau jour, par venir à ce qui demeure l'éternelle consolation des désillusionnés, je veux dire à une croyance religieuse dogmatiquement formulée...

Assez vaste, légèrement incliné en arrière, massif et comme ramassé sur lui-même, noueux et bombé vers les tempes, le front de Coppée, qui exprime une sorte de noblesse simple et forte, se révèle penseur, têtu et combatif.

Mais, sous ce genre de front, la genèse d'une idée est véritablement chose curieuse. D'abord, c'est une espèce de brume, vivante et lumineuse par endroits, mais sans forme précise, sans squelette schématique, si j'ose dire. Dans ce premier état, elle est sentie, mais non *vue* intérieurement. Dès lors, sans s'acharner à la travailler pour la mûrir hâtivement, le cerveau la relègue dans un coin où elle poursuit d'elle-même son évolution normale, un peu à la façon d'une chrysalide en son cocon. Puis, lorsque le temps est venu, sans effort, posément, elle rompt sa gangue,

pour apparaître gracieuse et brillante, tel un papillon — que le maître attrape au vol...

Les sourcils, épais, fortement tracés, très rapprochés des yeux vers la racine du nez, légèrement rehaussés vers le milieu, mais s'affaissant un peu vers l'angle temporal, annoncent une énergie saccadée, patiente, tenace, et qui résiste à tout, quoique sujette à des crises de découragement pouvant aller parfois jusqu'à la plus complète prostration morale et physique. D'un autre côté, l'arcade sourcilière, généralement accentuée, mais proéminente, surtout vers le bord externe, indique le goût de la musique, des aptitudes littéraires variées, la compréhension intuitive de l'occulte cadence et, enfin, le sens du Verbe rythmé.

Dans le visage de M. Coppée, les yeux, peut-être, sont ce qu'il y a de plus significatif. Assez grands, de dessin correct, suffisamment ouverts, bien que la prunelle soit un peu recouverte par la paupière supérieure, ils sont, à la fois, vifs, pénétrants scrutateurs, rêveurs et élégiaques. Ils ont vraiment la limpidité profonde, attirante et calme qui distingue les yeux des poètes.

Ces yeux reflètent, absorbent et transforment la fugacité errante des choses imprécises qui, dans l'espace, perpétuellement heurtent le regard. Et c'est bien là tout le poète. Sans cesse il doit attirer, puis absorber en lui-même l'impondérable et amorphe substance qu'est le mouvement universel, pour la transformer en force plastique, et créer, en projetant cette force, de la diversité objective dans la Nature. C'est ainsi que le poète condense et réalise les virtualités de sensations, d'émotions et de conscienee, éparses, sans forme ni figure, dans l'ambiance extérieure, pour en faire des créatures de son esprit, c'est-à-dire des choses bien définies que, dès lors, chacun peut connaître...

Le nez, robuste et puissant, très droit, bien campé, légèrement arrondi du bout, vient encore renforcer les qualités énoncées par l'arcade sourcilière.

En outre, ce nez laisse voir un grand fond de bonté serviable, une fidélité exemplaire dans les amitiés, une sorte de bonhomie joviale, accueillante, nuancée de volontaire brusquerie, puis, aussi, un relatif esprit de saillie et pas mal d'inclination à donner, par-ci, par-là, quelque bon coup de boutoir, car il s'affirme d'humeur suffisamment taquine et belliqueuse...

La bouche, cependant, ne s'accorde pas absolument avec le nez, car elle pèche en ce sens que les lèvres ont le défaut d'être un peu minces. Toutefois, cette défectuosité se rachète assez par ce fait que la lèvre supérieure, plus modelée que celle d'en bas, dépasse imperceptiblement celle-ci. Or, ceci veut dire que les tendances naturelles à un égoïste individualisme ont fini par se transformer en une sorte d'égoïsme collectif, ce qui porte M. Coppée à considérer ses amis comme faisant réellement, jusqu'à un certain point, partie de lui-même. Au lieu de se renfermer tout seul dans le cercle de son « Moi » il élargit ce cercle de façon à pouvoir y englober ceux qui l'intéressent...

Par sa forme resserrée, cette bouche révèle encore de la circonspection, beaucoup de perspicacité, le besoin de la clarté, de la précision et de l'ordre en toutes choses, puis le sens de la vie pratique et le goût de l'économie.

Mais les sillons qui descendent des narines aux coins des lèvres lui communiquent une expression d'ironique amertume, une mélancolique expression de désenchantement résigné, car ils montrent, ces deux plis, que l'auteur des *Récits épiques* ne fut pas toujours choyé par la Fortune, et qu'il connut, autrefois, bien des heures lourdes à vivre...

Le menton, ferme et avancé, arrondi aux angles, apparaît doué d'une opiniâtreté douce et d'une remarquable force de résistance.

Le maxillaire, solide et d'aplomb, quoique pas très saillant, puis l'arcade zygomatique, bien construite, mais plutôt atténuée dans ses reliefs extérieurs, font soupçonner un esprit lucide, délicat, possédant au plus haut degré le sens harmonique du tact, de la mesure et des justes proportions.

Assez grandes, un peu écartées de la tête, mais correctement attachées néanmoins, les oreilles disent une vive impressionnabilité sentimentale, beaucoup de mémoire, puis du penchant à la contradiction. Par la façon rigide, droite et pleine dont il continue le menton, le cou tendrait à faire croire que M. Coppée n'était pas précisément né pour mener une existence monacale, car il dénonce, ce cou, de fortes dispositions à la sensualité.

Abondants, souples et fins, les cheveux indiquent une relative insouciance et le goût du « dolce farniente... », ce que confirme, d'ailleurs, la chair plutôt florissante des joues.

M. Coppée est un bilieux-nerveux-sanguin. Cette complexion serait des meilleures, si elle n'avait le grave défaut de trop fatiguer l'organisme en lui faisant dépenser, souvent, plus de force vitale qu'il n'en peut fournir normalement. Cependant, elle laisse espérer une moyenne de soixante-douze ans d'existence environ. Mais, en cas de surmenage intellectuel ou physique, il est rare qu'elle n'amène pas de sérieuses complications physiologiques, après la cin-

quantaine. Puis, elle favorise spécialement les maladies du foie, des reins, de la vessie et de tous les principaux viscères. Elle prédispose, en outre, à l'arthritisme et ses dérivés, aux fièvres, aux troubles nerveux et, quelquefois, provoque l'induration de maints tissus glanduleux.

Dans un autre ordre d'idées, elle fait présager une existence intermittente, traversée de crises pénibles, mais généralement chanceuse et brillante, car elle donne, et le courage, et *la longue patience* dont parle Buffon.

Sans prétendre que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, ceux qui ont ce tempérament trouvent pourtant le moyen de se faire une philosophie en gardant quelque sérénité.

Voyageurs souriants sur la route terrestre du perpétuel devenir, ils savent glaner, de ci, de là, quelques fleurs et contemplent sans effroi cette voie obscure qui part de l'Inconscient pour aboutir à l'Inconnu...

Génia Lioubow.

Étude sur les phénomènes de prévision astrologique

Les phénomènes de prévision basés sur l'hypothèse que les astres exercent une influence sur les actions humaines, ou, d'une façon plus générale, sur les événements humains, ont été considérés comme réels pendant la partie la plus étendue de l'histoire de l'humanité. Tous les temps anciens, tous les temps du moyen âge, les premiers siècles même des temps modernes sont là pour en faire foi. Ce n'est que depuis une période relativement récente, remontant à peine à deux cents ans, que les conceptions astrologiques ont été délaissées et presque complètement abandonnées.

Cependant, quand un phénomène a été considéré comme véritable pendant une période de temps très longue, par des populations innombrables, et aussi par des hommes de si haute intelligence, que les temps actuels n'ont certainement personne à leur opposer de supérieur en capacités, il est tout à fait illogique d'admettre, sans une démonstration positive, que ce phénomène n'a rien de réel. Il est bien plus naturel de supposer qu'on a perdu le fil qui permettait de se guider, qu'on ne connaît plus exactement la manière de procéder pour utiliser les dispositions astrales en vue des phénomènes de prévision.

Quoi qu'il en soit, la démonstration positive, pour ou contre, n'a pas été faite. La question demande donc à être reprise et étudiée d'une façon complètement indépendante.

Je me suis demandé si, en mettant de côté les procédés bizarres indiqués dans les traités d'astrologie, et en ne tenant aucun compte des hypothèses ou des suppositions qu'ils contiennent, on ne pourrait pas, en partant des données réellement scientifiques, des données astronomiques, établir théoriquement quelles sont les conditions générales dans lesquelles on pourrait constater la réalité ou la non-réalité des influences astrales. Enfin je me suis demandé si on ne pourrait pas trouver dans les événements historiques une vérification expérimentale de ces conditions et de ces influences.

Admettons, comme point de départ, que les astres exercent une influence sur les événements humains, et cherchons à la mettre en évidence, si elle existe. Supposons que les astres soient capables, à un certain moment, de déterminer ou de favoriser un certain évènement. Il est logique d'en conclure que toutes les fois qu'ils se retrouveront dans des situations analogues, ils exerceront une action semblable. Par conséquent le premier point à résoudre consiste à calculer, à l'aide des données astronomiques, quand est-ce que les astres se retrouveront dans le ciel, et par rapport à la terre, dans des situations analogues.

Le cas est rare si l'on veut tenir compte de tous les astres du système. Mais on peut chercher des solutions partielles en tenant compte seulement d'une partie des astres, et en négligeant les autres. L'action totale sera moins bien définie puisqu'on négligera certains éléments ; elle sera d'autant plus précise et mieux caractérisée que l'on aura tenu compte à la fois d'un plus grand nombre d'astres. Pour faire ces calculs, il faut considérer les temps de révolution des astres du système solaire et comparer entre eux leurs divers multiples.

Prenons un exemple pour faciliter le raisonnement : comparons entre eux les mouvements du soleil et de la lune. Supposons que ces deux astres soient tout d'abord dans une certaine position relative, quelconque d'ailleurs, et chacun dans un certain endroit du ciel. Cherchons au bout de combien de temps ils se retrouveront dans la même position relative et dans le même endroit du ciel. Pour cela comparons le temps de révolution du soleil par rapport à la terre, qui est d'une année, avec la révolution lunaire ou lunaison qui est égale à 29 jours, 12 heures et 44 minutes. On trouve ainsi que 19 années tropiques font sensiblement 235 lunaisons. Donc au bout de 19 ans, le soleil et la lune se retrouveront dans la même position relative et dans le même endroit du ciel.

Le nombre de 19 années représente ce que l'on peut appeler une période cyclique ou cycle luni-solaire. Ce nombre, très important, avait été découvert par les anciens ; c'est ce qu'ils appelaient le *nombre d'or*. Il était fréquemment employé par eux ; c'est lui, par exemple, qui leur servait pour calculer et prédire les éclipses de lune et de soleil. Il est vraisemblable qu'il était aussi utilisé par eux dans leurs calculs et dans leurs prévisions astrologiques.

On peut d'une manière analogue combiner ensemble les périodes de révolution des divers astres, soit 2 à 2, soit 3 à 3, soit 4 à 4, etc...; plus on fera entrer d'astres en ligne de compte et mieux l'action résultante sera définie. Cependant il faut remarquer qu'on n'arrive à produire entre les astres que des combinaisons d'autant moins précises que l'on considère un plus grand nombre d'astres ; on perd donc d'un côté, dans une certaine mesure, ce que l'on gagne de l'autre.

Pour les astres dont la période de révolution est longue, cela a peu d'influence, parce que leurs déplaments sont faibles, même pour un laps de temps assez considérable ; mais cela a beaucoup plus d'importance pour les astres à courte période, tels que les petites planètes, Mercure, Vénus et Mars. Dès que les coïncidences des époques ne sont plus absolues, les déplacements de ces astres sont trop importants pour être négligeables. Il est donc impossible de les faire entrer en ligne de compte, tout au moins dans une première approximation comme celle que nous tentons ici. Nous laisserons donc de côté ces trois petites planètes.

Parmi toutes les périodes astrales que l'on peut calculer, nous citerons seulement celles qui contiennent : d'abord et toujours le Soleil et la Lune, parce que leur influence sur les choses terrestres est probablement prépondérante ; puis une ou plusieurs des trois grosses planètes, Jupiter, Saturne et Uranus. Il est clair qu'en opérant ainsi, on laisse toute une partie du problème indéterminé, que l'action des astres négligés pourra venir modifier, dans une proportion parfois considérable, les phénomènes favorisés par les astres dont on a tenu compte ; néanmoins on arrive déjà ainsi à quelques résultats intéressants.

Nous avons signalé un premier cycle, le cycle luni-solaire de 19 ans, qui correspond au nombre d'or des anciens. Puisque nous ne considérons ici que les combinaisons astrales contenant toujours le Soleil et la Lune, les périodes que nous pourrons obtenir en les combinant aux autres astres seront des multiples de 19 au moins approximativement.

Considérons par exemple la combinaison du Soleil, de la Lune et de Jupiter. Le temps de révolution de Jupiter est égal à 11 ans plus 315 jours, soit sensiblement 12 ans. Trois révolutions de Jupiter donneront 36 années ; deux périodes luni-solaires de 19 ans donneront 38 années. Donc, au bout d'une période de 36 à 38 ans, moyenne 37 ans, le Soleil, la Lune et Jupiter se retrouveront tous trois presque dans la même position par rapport à la Terre et dans le ciel.

Comparons de même les révolutions du Soleil, de la Lune, de Jupiter et de Saturne :

3 cycles luni-solaires	valent	57 ans
5 révolutions de Jupiter	—	59 ans
2 révolutions de Saturne	—	59 ans

Donc, au bout d'une période de 57 à 59 ans, moyenne 58 ans, le Soleil, la Lune, Jupiter et Saturne se retrouveront tous les quatre à très peu près dans la même position par rapport à la Terre et dans le ciel.

Il est intéressant de noter que ce cycle de 58 ans, ou même de 59 ans si on ne considère que Jupiter et Saturne, se rapproche énormément du cycle de 60 ans qui sert de base au calendrier chinois.

Ce cycle de 57 à 59 ans est très important ; d'abord parce qu'on en retrouve fréquemment la trace, tant dans la vie des individualités que dans les événements historiques ; puis, parce qu'il sert de base à toutes les périodes suivantes qui correspondent toutes, à très peu près, à ses multiples. On pourrait l'appeler le cycle fondamental.

Ainsi, en doublant cette période de 57 à 59 ans, on obtient une nouvelle période qui est également importante :

6 cycles luni-solaires	valent	2 fois 57 ans ou 114 ans
10 révolutions de Jupiter	—	2 fois 59 ans ou 118 ans
4 — Saturne	—	2 fois 59 ans ou 118 ans

Cette nouvelle période de coïncidences approchées s'étend donc de 114 à 118 ans avec une moyenne de 117 ans environ.

La période suivante correspond à 3 fois 58 ans.

9 cycles luni-solaires	valent	171 ans
15 — Jupiter	—	178 ans
8 — Saturne	—	177 ans

ce qui correspond à une valeur moyenne de 175 ans. Cette période paraît peu efficace, mais la suivante, qui correspond à peu près au double de la précédente, doit être considérée comme l'une des principales :

18 cycles luni-solaires	valent	342 ans
29 — Jupiter	—	344 ans
16 — Saturne	—	354 ans

ce qui correspond à une valeur moyenne de 347 ans.

On pourrait même, peut-être, faire rentrer Uranus parmi les astres de cette période ; 4 révolutions de cet astre correspondent à 336 ans. Mais cette valeur étant un peu faible, il semble préférable de ne pas le

faire entrer en ligne de compte, étant donnée l'importance secondaire de cette planète.

Les multiples de ce cycle donnent aussi diverses périodes intéressantes ; la principale est la suivante :

53	cycles luni-solaires	valent	1.007	ans
86	— Jupiter	—	1.010	ans
46	— Saturne	—	1.002	ans
12	— Uranus	—	1.008	ans

Ce qui donne une valeur moyenne de 1.007 ans, avec une dispersion des astres de 1.002 à 1.010 ans.

En doublant le cycle précédent, on obtiendrait encore un nouveau cycle correspondant à une valeur moyenne de 2.014 ans.

Telles sont les valeurs des plus importantes parmi les périodes astrales que l'on obtient en groupant ensemble les principaux astres du système solaire. Nous montrerons prochainement qu'en appliquant ces périodes à l'étude des événements historiques, on retrouve réellement la trace de leur influence sur la vie et le développement des nations.

NÉBO.

LA PROPHÉTIE DE BLOIS
et les événements actuels

Nos lecteurs connaissent, au moins de nom, la fameuse *Prophétie de Blois*, qui fut publiée à Tours, en 1870, par l'abbé Richaudeau, aumônier des Ursulines de Blois. Ce sont des prédictions faites, en 1804, par une sœur converse, Marianne, au moment de sa mort.

Une de nos abonnées du Dauphiné, qui relit cette prophétie chaque fois que les événements publics inquiètent son patriotisme, nous signale ce passage qui l'a beaucoup frappée :

« Ces pauvres Carmélites ! Leur fête ! mais vous, ferez-« vous la vôtre !

« Quelle agitation ! Quel trouble ! c'est entre la 19e et la « 22e semaine après la Pentecôte. »

Or, la fête des Carmélites est le jour de Sainte Thérèse, 15 octobre, et ces pauvres religieuses partaient, en effet, pour l'exil, les premiers jours d'octobre dernier, précisément entre la 19e et la 22e semaine après la Pentecôte. Consultez l'almanach.

La prophétie continue ainsi :

« Vous serez vous-mêmes sur le point de partir, mais la « première qui mettra le pied sur le seuil de la porte, dira : « *Rentrons*, et vous rentrerez. On dira que vous êtes sorties, « mais ce ne sera pas vrai ».

Cette phrase, qui se rapporte au départ des Carmélites, est si vraie et si précise, ajoute notre correspondante, que je suis convaincue de la réalisation de tout ce que sœur Marianne prédit à la suite.

Voici, à titre de curiosité, cette suite de la prophétie :

« Il faudra bien prier, car les méchants voudront tout « détruire. Avant le grand combat, ils seront les maîtres ; « ils feront tout le mal qu'ils pourront, non tout ce qu'ils « voudront, parce qu'ils n'auront pas le temps.

« Que ces troubles sont effrayants ! Pourtant, ils ne s'éten-« dront pas dans toute la France, mais seulement dans « quelques grandes villes, où il y aura des massacres, et « surtout dans la capitale, où il sera grand.

« Il n'y aura rien à Blois. Ce grand combat sera entre « les bons et les méchants ; il sera épouvantable, on « entendra le canon à neuf lieues à la ronde. Les bons, étant « moins nombreux, seront, un moment, sur le point d'être « anéantis ; mais, ô puissance de Dieu ! ô puissance de « Dieu ! tous les méchants périront, et beaucoup de bons.

« Vous chanterez un *Te Deum*, parlez-moi de ce *Te Deum* ! « ce sera un *Te Deum* comme on n'en a jamais chanté.

« Pendant quelque temps, on ne saura pas à qui l'on appar-« tiendra, mais ce ne sera pas celui qu'on croira qui « règnera, ce sera le sauveur accordé à la France, et sur « lequel elle ne comptait pas.

« Le prince ne sera pas là, on ira le chercher.

« Il faudra quinze à vingt ans pour que la France se « relève de ses désastres et soit plus florissante que jamais.

« Le triomphe de la religion sera tel, que l'on n'a « jamais rien vu de semblable ; toutes les injustices seront « réparées ; les lois civiles seront mises en harmonie avec « celles de Dieu et de l'Eglise ; l'instruction donnée aux « enfants sera éminemment chrétienne. Les corporations « d'ouvriers seront rétablies. »

EXPÉRIENCES ET CURIOSITÉS

COMMUNICATION DE MME MARTHA MACHWITZ :
NOTRE-DAME OSTROBRAMSKA

Monsieur le Directeur,

Une personne de mes connaissances, très digne de foi, et arrivant de Wilna, m'a conté un fait tellement merveilleux, que je ne puis résister au désir de vous le communiquer. Il a mis, paraît-il, la ville en rumeur ; mais les Russes ont défendu d'en parler dans les journaux pour des raisons que j'ignore, sans doute par politique, les vainqueurs n'en connaissent point d'autres.

Mais avant de commencer ce récit, permettez-moi, Monsieur le directeur, de faire connaître, quelque peu, aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, la Vierge miraculeuse des Vilnaniens. Ce fait s'y rapportant tout entier, ils ne pourraient donc y trouver l'intérêt et l'importance que je tiens à lui donner, sans un petit avant-propos.

C'est la barrière de Wilna, connue sous le nom d'*Ostrobroma*, qui forme la petite chapelle où se trouve la célèbre image de la Sainte Vierge qu'on nomme, pour cette raison, Notre-Dame Ostrobramska. Cette petite chapelle est très riche en ex-voto, et elle est très vénérée. Tous les hommes sans distinction de rang et de croyance, l'empereur même, se découvrent en passant devant la Sainte Barrière. Les femmes se signent et courbent la tête, beaucoup de piétons s'agenouillent sur les trottoirs et prient doucement en levant les mains vers la Vierge miraculeuse qu'on aperçoit au fond de la chapelle, à travers les vitraux, richement parée de broderies d'or, de pierres fines, et de perles

précieuses. L'église de ce nom s'y adosse. Elle est grande, belle, toujours pleine de fleurs et de verdure, toujours comblée d'offrandes, toujours remplie de monde. Les jours de fête, il n'est guère possible d'y entrer, car la foule y forme une masse compacte, dressée là en extase, ébranlant la voûte de ses cantiques. Elle est desservie par un prêtre octogénaire fort équitable et renommé par ses sermons, dans lesquels il n'oublie jamais de citer aux fidèles quelque miracle de Notre-Dame Ostrobramska.

Or voici ce qu'il leur apprit il n'y a pas bien longtemps. La personne qui me rapporta les paroles du saint prêtre était alors dans l'église, non loin de la chaire: Un jour, dit-il, fort ému, une dame élégamment parée, distinguée et s'exprimant avec grâce, se présenta chez moi, munie de six gros cierges. « Monsieur l'abbé, me dit-elle, après s'être aimablement nommée, permettez-moi d'allumer ces six cierges devant l'image de Notre-Dame Ostrobramska, à minuit, et de les y laisser durant la nuit, jusqu'à extinction, sous la surveillance de votre sacristain que je gratifierai d'un joli pourboire. »

« Je n'y vois pas d'inconvénient », répondis-je à l'inconnue qui venait de me glisser quelques roubles pour mes pauvres, puis je fis venir mon sacristain, et je lui donnai l'ordre d'ouvrir, vers minuit, la chapelle à la dame afin qu'elle y fît son offrande, lui recommandant surtout de ne pas s'endormir, de veiller scrupuleusement, de ne pas quitter des yeux les six cierges.

« Oh ! monsieur l'abbé, me répondit-il, dormez tranquille, il n'arrivera point d'accident ; ai-je jamais dévié de mon devoir ? »

Vers minuit, la dame revint donc à l'église Ostrobramska. Le sacristain l'y attendait. Après l'avoir remerciée mille fois pour sa générosité, il la précéda dans un petit couloir au fond duquel se trouve l'escalier qui aboutit à la chapelle, ouvrit sa porte, et la dame entra. Elle pria un moment devant l'Image, les yeux mouillés de larmes, puis alluma elle-même les six cierges après les avoir fixés dans les flambeaux d'argent qu'avait rangés d'avance le sacristain en face de la Sainte Vierge. Après quoi, elle pria encore un peu et prit congé du sacristain qui ferma sur elle toutes les portes à clef.

Il y avait à peine une demi-heure qu'il était dans la chapelle, assis sur une banquette à quelques pas des cierges, quand il entendit une voix étrange, inouïe ici-bas, clamer deux fois : « Eteins les cierges ! Eteins les cierges !... »

Mon sacristain pensa qu'il s'était assoupi une minute et qu'il avait rêvé. Le drôle de rêve, se dit-il, mais pourquoi irais-je éteindre les cierges que cette dame a si dévotement offerts à notre très Sainte Vierge. Le diable est joliment jaloux, paraît-il, mais je ne l'écouterai pas le malin. Il se prosterna et dit une prière pour l'éloigner, puis il se releva et revint s'asseoir sur sa banquette, s'enveloppa de son manteau et braqua de rechef ses regards sur les cierges qui flambaient avec une belle lumière, et qui faisaient étinceler les diamants du superbe manteau et ceux des nombreux colliers de Notre-Dame Ostrobramska qui, la tête gracieusement penchée, prie avec un si doux sourire, les mains croisées sur sa poitrine. Une demi-heure venait à peine de s'écouler qu'il se sentit vivement secoué et la voix extraordinaire, la voix inouïe, s'écria plus fortement encore : « Eteins les cierges ! Eteins les cierges !... »

Le sacristain bondit sous cette secousse étrange, saisi d'effroi. Mais la présence d'esprit lui revint presque aussitôt ; il tomba à genoux et pria sincèrement la Sainte Vierge de chasser Satan qui le poussait à faire une aussi vilaine action. Mais tandis qu'il disait ses prières auprès de sa banquette, il se sentit rudement jeté aux pieds des flambeaux, et la voix mystérieuse, la voix terrifiante, devenant de plus en plus impérieuse, cria trois fois : « Eteins les cierges ! Eteins les cierges ! Eteins les cierges !... »

Oh ! alors il perdit toute faculté personnelle, toute volonté, et, devenant semblable au soufflet que fait marcher la main d'une ménagère, il souffla, sous la pression de cette main invisible, sur les six cierges, et les éteignit en un clin d'œil. Après quoi, il accourut chez moi, très effrayé, et me conta cela tout pâle et tout tremblant.

— Tu as rêvé, lui dis-je, tu es un halluciné, tu as perdu l'esprit, mon pauvre enfant.

— Oh ! non, oh ! non, Monsieur l'abbé, je jurerais mille fois, sur l'image de notre très Sainte Vierge, que j'ai entendu trois fois, à de courts intervalles, cet ordre que je ne m'explique pas, que je ne saurais dire s'il vient du Ciel ou de l'enfer.

— Apporte-moi les cierges, lui dis-je alors, non moins stupéfait, je veux les examiner.

Il ne tarda pas à revenir avec les six cierges.

Je les grattai au pied : la plus grande moitié était faite de dynamite ! ! !...

Recevez, Monsieur le Directeur, mes salutations respectueuses.

MARTHA MACHWITZ.

(Gouvernement de Kowno, février 1902.)

MADAME CALVÉ ET L'HINDOU

Il paraît que Mme Calvé, la fameuse cantatrice, se livre avec passion à la recherche de l'au-delà ; elle a fréquenté les temples des mystiques de l'Orient, des disciples de Bouddha, etc. Dans sa dernière tournée aux Etats-Unis, lors de son séjour à Paradena (Californie), elle fit un jour une promenade dans la montagne pour déjeuner sur l'herbe : pour réveiller les échos de la vallée elle lança quelques trilles brillants, et alors parut un Hindou qui, à son grand étonnement, lui dit qu'il savait son arrivée et l'attendait. La compagne de Mme Calvé dit à l'oreille de celle-ci : « Il est fou ! » L'indou répliqua en français : « Je ne suis pas fou ; je ne suis qu'un missionnaire de l'Inde, envoyé par mon maître ou Guru pour instruire le peuple dans les principes du bouddhisme. Je vis dans une cabane... et vis de la fabrication de corbeilles... En voici une. Voulez-vous l'acheter ? » Mme Calvé lui offrit une pièce d'or qu'il refusa, mais accepta un dollar, disant qu'il tenait à ce que Mme Calvé possédât la corbeille qui établirait un rapport entre elle et lui. « Je vous reverrai toutes deux », dit-il en s'éloignant.

Mme Calvé et sa compagne remontèrent en voiture et rentrèrent à l'hôtel. Mais là la cantatrice constata qu'elle avait perdu ses clefs et ne pouvait ouvrir son coffret à bijoux, ce qui la plongea dans le désespoir. Que faire ? Et alors se présenta l'Hindou lui apportant les clefs perdues. Grand fut l'étonnement des voyageuses, qui ne pouvaient comprendre que cet homme, qui allait à pied, eût pu les

rejoindre, elles qui avaient voyagé si rapidement avec leurs chevaux. « Mon maître des Indes m'a aidé », dit l'Hindou pour toute explication.

Mme Calvé lui demanda de lui faire la démonstration de ses pouvoirs secrets. Il y consentit, disant qu'elle aussi avait ces pouvoirs, encore latents chez elle, et qu'il ne tenait qu'à elle de les développer. Il proposa de rendre sa première fraîcheur à un bouquet flétri couché sur une table : on le plaça dans une cuvette avec de l'eau et on mit un couvercle dessus. L'Hindou fit alors des passes par-dessus, en chantonnant ou marmottant, et au bout de cinq minutes dit d'enlever le couvercle; le bouquet avait repris sa plus belle fraîcheur et son meilleur parfum. L'Hindou dit à Mme Calvé : « Vous avez le même pouvoir; pratiquez et priez. Je vous reverrai. »

Comment Mme Calvé est-elle arrivée à s'occuper de l'occulte ? C'est par une maladie qu'aucun médecin n'avait pu guérir, mais que le magnétisme guérit; plongée une fois de plus dans l'état cataleptique, elle se vit transportée dans l'éblouissement du septième siècle et s'y trouva si heureuse qu'elle regretta de rentrer dans son corps. Elle s'est instruite auprès des mystiques, des égyptologues, etc., en France et à l'étranger, et a été en relation avec Alexandre Aksakof, Frantz Hartmann, etc. Notre excellent ami Van der Naillen, de San Francisco, connaît très bien Mme Calvé; voici ce qu'il en dit à l'auteur de cet article : « Oui, Mme Calvé étudie avec ferveur les forces inconnues qui nous entourent... Avec son tempérament elle ne fait pas les choses à demi. Elle a étudié avec les maîtres de la science psychique dans toutes les grandes capitales de l'Europe. »

(*Progr. Tinker*, 25 janv.).

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

Q.

Quabbale ou **Quabbalah**. — Voyez Cabale.

Quartenaire. — Premier nombre parfait et carré qui est la source de toutes les combinaisons numériques et le principe de toutes les formes.

« Affirmation, négation, discussion, solution, telles sont les quatre opérations philosophiques de l'esprit humain. La discussion concilie la négation avec l'affirmation en les rendant nécessaires l'une à l'autre. C'est ainsi que le Ternaire philosophique se produisant au binaire antagonique se complète par le quartenaire, base carrée de toute vérité. » (Eliphas Lévi, Dogme et Rituel de haute Magie, V. I., p. 149.)

Quippus. — Ecriture des anciens Péruviens, dénommée aussi *Quippos*; elle se compose de fils de divers couleurs, diversement noués. — Ce mode d'écriture fut-il imaginé au Pérou ? — Il y a lieu d'en douter, puisqu'il était en usage dans diverses parties de l'Asie centrale, surtout en Chine, et cela de temps immémorial, où il était employé surtout pour écrire brièvement des memtrans et les formules magiques. — Cf. Dict. raisonné d'architecture, vol. III, p. 487 et 488, au mot Péruvien (Art) § Quippus.

Quirini. — On désigne sous ce terme, ou sous celui de *Pierre des Traîtres*, une certaine pierre qui, placée sous la tête d'un homme endormi, aurait la propriété de lui faire dire tout ce qui lui passe dans le cerveau.

R

Ragas. — Génies hindous, au nombre de six, qui président à tout ce qui touche à la musique; ils sont fils de Saraçouati et ils se nomment : Bhairava, Malava, Iriraga, Hindala, Dipaka et Megha.

Rakchas et Rakchasas. — Génies hindous malfaisants, qui prennent toutes sortes de formes; ce sont pour ainsi dire les vampires de la mythologie hindoue.

Respiration. — L'acte de respirer, auquel de nos jours on n'attache pas d'importance, était considéré chez les anciens comme un fait de la plus haute importance pour la vie physique, car suivant le mode de respiration (solaire ou lunaire) il survient à l'homme des maladies, ou bien il se trouve dans un état parfait de santé et éprouve du bien-être.

Chez les Egyptiens, il existait un *Livre des Respirations*, qui était un véritable *Traité de l'art de respirer*.

Chez les Hindous, même chez les Hindous modernes, la respiration est considérée avec toute l'importance qu'elle mérite, car chez les Fakirs et les Yoghis, chez les Initiés de l'Inde, le système respiratoire est considéré comme le grand régulateur de l'organisme humain.

Ce qui précède et les lignes qui vont suivre démontrent que la respiration profonde a été préconisée comme Panacée Universelle dès l'antiquité la plus reculée.

Deux mille cinq cents ans avant l'Ere vulgaire, la vieille civilisation chinoise employait comme moyen de guérison, dans un grand nombre de maladies, une manière spéciale de respirer. Douze ou quinze cents ans av. J.-C., on ordonnait dans l'Inde en guise d'exercices sanitaires, la respiration active et profonde, une sorte de gymnastique pulmonaire.

Plus tard, les médecins grecs et romains utilisaient cette même respiration profonde avec refoulement de l'air pour combattre certaines maladies.

(*A suivre*)

JEAN DARLÈS

ÇA ET LA

Un miracle

On lit dans le *Petit Journal l'île Bourbon* du lundi 27 janvier 1902, deuxième année, nº 3.692 :

On nous écrit de Saint-André, le 26 janvier 1902 :

« Un fait impressionnable vient de se produire à l'église de Saint-André.

Ce matin, après la messe, notre digne et vénéré curé venait d'exposer le Saint-Sacrement, lorsqu'il s'est aperçu que la sainte hostie reflétait l'image du Christ.

Il se rendit à la sacristie d'où, croyant être victime d'une hallucination, il envoya un de ses enfants de chœur voir le Saint Sacrement pour lui dire s'il n'y avait rien d'étrange. Cet enfant revint aussitôt lui déclarer qu'il y avait la figure d'un homme. Le curé fit chercher la femme qui lui prépare ses hosties et lui demanda si elle ne voyait rien d'anormal dans l'ostensoir. Celle-ci revint aussitôt et déclara que dans la sainte hostie elle voyait la figure du Christ, telle qu'on la représente dans la Sainte Face.

Cette nouvelle se répandit aussitôt et alors commença une procession de tous les habitants de Saint-André avisés de ce fait.

Voici ce que l'on voyait :

La sainte hostie, d'un diamètre de 6 à 7 centimètres, avait une teinte brune. La tête du Christ en prenait toute la hauteur. Sur ce fond brun la figure blanche, encadrée de cheveux et de barbe, ressortait visiblement ; mais le tout semblait voilé d'une gaze.

Ce phénomène a duré depuis le moment de l'exposition jusqu'à celui des vêpres.

Qu'est-ce que c'est ? Chacun se le demande et les commentaires vont leur train. »

Fille ou garçon

Un ouvrier, M. Joseph Bonadiman, possède, paraît-il, la faculté extraordinaire de dire aux femmes sur le point d'être mères, si c'est un garçon ou une fille qu'elles mettront au monde.

Il prétend tenir son secret d'une sorte de sorcier de village et affirme ne s'être jamais trompé. Ce serait dans les traits du visage et dans le son de la voix qu'il découvrirait les indices qui lui permettent d'établir son diagnostic.

Le brave homme ne demande d'ailleurs qu'à prouver ce qu'il avance. Nous donnerons son adresse à celles de nos lectrices qui nous la demanderont.

Une histoire de revenant

Un de nos abonnés de Marseille nous envoie le récit qui suit et dont nous lui laissons la responsabilité :

« En 1860, dit-il, ma sœur aînée, âgée de vingt-et-un ans, fut enlevée par une longue et douloureuse maladie. Avant sa mort, elle promit à ma sœur cadette, âgée de quatorze ans à cette époque, de se faire voir, si elle le pouvait, après qu'elle serait partie pour l'autre monde. Quelques jours après son enterrement, ma sœur cadette vint à passer près du cimetière, sur le chemin communal. Elle portait un fagot de bois sur la tête, quand elle sentit soudain une grêle de sable s'abattre sur elle. Elle crut à une plaisanterie de gamins, mais soudain elle aperçut sa sœur, immobile, à quelques pas devant elle et vêtue de blanc (son costume de mariage dont on l'avait revêtue avant la mise en bière). Puis, sans faire un seul geste, ni un seul mouvement, l'apparition s'évanouit... »

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B... AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUINZIEME (*suite*)

Nous n'avions pas fait un aussi long voyage pour nous décourager si facilement. Je me mis à écrire tous les jours au Souverain-Pontife, lui exposant ce que j'avais fait depuis quatre ans et surtout depuis six mois, par rapport à notre affaire, pour arriver au vrai et éviter toute illusion, les différents caractères de grandeur et de vérité qui en révèlent la divinité, son harmonie avec les besoins de notre siècle. C'est, lui disais-je, la ruine du rationalisme et du spiritisme, c'est l'affermissement du principe d'autorité, etc... J'offrais enfin au Saint-Père, comme auparavant à mon évêque, de prouver tout ce que j'avançais ; et je le suppliais de nous entendre lui-même, ou de nommer à cet effet une commission de deux ou trois cardinaux, et aussi de faire venir de Sens mon rapport que j'avais demandé et qu'on m'avait refusé. « J'apporte les lettres de mon évêque, disais-je, qu'il veuille bien envoyer les miennes et mon rapport, il est juste que les pièces soient produites de part et d'autre. » Mais j'évitais d'exposer en quoi consiste notre œuvre. Par ces lettres, je voulais uniquement provoquer l'examen. Je pensais qu'une fois en présence des examinateurs, je forcerais le démon ou je prierais le bon Dieu d'en faire lui-même, à ma place, l'exposé complet. Cantianille écrivit aussi plusieurs lettres à Sa Sainteté, pour lui révéler, avec ses fautes, les tristes mystères de la société dont elle avait été présidente, et dont nous trouvions une foule de membres à Rome. Comme moi, elle le priait de nous soumettre aux plus sévères examens, lui promettant de ne reculer devant rien pour éclairer nos juges, et de leur faire, même publiquement, s'il le fallait, sa confession générale.

Pendant douze jours, à peu près, nous écrivîmes ainsi tous les jours. « Le Saint-Père veut attendre, disions-nous. Ici, on ne précipite rien, tant mieux. Et puis on a peut-être demandé à Sens les pièces nécessaires. Ne nous décourageons pas. » D'ailleurs, Notre-Seigneur nous disait souvent : « Ecrivez, écrivez toujours ; il ne faut négliger aucun moyen humain. » Nous écrivions donc sans nous lasser.

J'étais parvenu à me faire indiquer au Vatican la porte d'un camérier secret de Sa Sainteté, et, comme il y avait à cette porte une boîte aux lettres, chaque matin j'allais y jeter les nôtres.

J'écrivis aussi quelquefois au cardinal Pecca, qui m'avait montré tant de bonté. Dans une première

entrevue, je lui avais fait un exposé succinct de la vie de Cantianille, de sa possession, des rapports de cette possession avec notre œuvre, etc., en le priant d'en parler au Saint-Père. Mais, un jour, à la sacristie de Saint-Pierre, il me dit « que, servant le Souverain Pontife comme roi dans les choses purement temporelles, il ne pouvait m'être utile en rien... Monseigneur Patrazi, ajouta-t-il, pourra vous protéger plus puissamment; parlez-lui de votre affaire, elle me paraît bien sérieuse. » Je me présentai donc quelques jours après chez ce vénérable cardinal, mais inutilement. Je ne pus le voir qu'une minute, au plus, et encore trois ou quatre religieux vinrent-ils pendant cette minute lui baiser les mains. Je renonçai aussitôt à toute tentative de ce côté, et je continuai à écrire directement au Saint-Père

Douze jours cependant s'étaient écoulés, et nous n'avions pas encore de réponse. Un matin, Ossian vint s'emparer de Cantianille. « Tu as quelque commission à me faire, lui dis-je? — Pas du tout, je viens de moi-même, parce que ça me plaît. » Forcé par Dieu, il me dit un instant après, d'un air consterné : « Ton Dieu veut que tu laisses monter ta sœur avec toi jusqu'à la porte du camérier, et là elle demandera si tes lettres arrivent au pape. Mais je saurai bien l'en empêcher... » Une heure après, nous montions les escaliers du Vatican, et Cantianille éprouvait une fatigue incroyable, tant les démons faisaient d'efforts pour la retenir Cette fois, la porte de Son Eminence était ouverte. — « C'est donc vous, me dit, autant par signes que par paroles, un domestique auquel je donnais ma lettre, c'est donc vous qui en mettez une chaque matin dans cette boîte? — Oui, lui répondis-je. » Il me quitta un instant et revint avec mes douze lettres; pas une n'étaient arrivée à sa destination. Les camériers secr ts, me dit-on, n'ont pas le droit de remettre aucune lettre au Saint-Père, et les miennes portant ces mots : Affaires personnelles, celui qui les recevait n'avait pu en prendre connaissance.

« Qu'allons-nous faire maintenant? » dis-je à Cantianille, avec un ton d'amertume qui trahissait mon désappointement, et, je l'avoue, une sorte d'irritation contre celui dont je ne comprenais pas les desseins, et qui, me semblait-il, aurait bien pu m'avertir plus tôt de l'inutilité de mes lettres.

Cantianille ne me répondit pas. Mais aussitôt Notre-Seigneur vint lui-même, me reprocha avec sa bonté ordinaire mon peu de confiance, et me dit d'envoyer directement au Saint-Père toutes mes lettres par la poste, ce que je fis aussitôt.

Deux jours après, monseigneur Ferrari nous appelait auprès de lui de la part de Sa Sainteté. Nous en étions si heureux, que nous écrivîmes de suite au Souverain Pontife pour lui témoigner notre reconnaissance.

« Nous allons donc être entendus, lui dis-je; nous pourrons donc donner nos preuves et produire nos témoins; il y a si longtemps que nous le demandons et toujours en vain! »

Le lendemain, à l'heure fixée, nous étions chez Mgr Ferrari; il avait toutes nos lettres entre les mains et nous dit que Sa Sainteté avait daigné en prendre connaissance et le charger de notre affaire. Je lui exprimai de nouveau notre reconnaissance, et, sur sa demande, je lui fis à peu près le résumé de mon rapport à Mgr de Sens, lui racontant la vie de Cantianille, sa possession, ses fautes, le rapport de sa possession avec notre œuvre, sa délivrance, l'effroi des démons en présence de nos titres; mais sans lui faire connaître ces titres eux-mêmes, ni la délivrance des trois anges.

« En quoi donc consiste votre œuvre? me dit-il enfin. Le Saint-Père désire que vous l'énonciez brièvement. » Qu'on remarque cette question. Elle était toute naturelle, puisque dans mes lettres j'avais toujours évité de dire en quoi consiste cette œuvre. Je lui répondis en deux mots : « Dieu nous charge de régénérer le christianisme. — Vous croyez donc avoir une mission divine? — Oui, Monseigneur, et je ne le dis pas sans preuve. J'offre à Sa S inteté et à Votre Eminence toutes preuves qu'on voudra bien me demander. — Vous n'avez pas de preuves. — Cependant les démons ont été forcés de les reconnaître, et ils le seront encore aussitôt que vous le voudrez. — Le démon est le père du mensonge, Notre-Seigneur l'a fait taire, *Non sinebat ex loqui*, etc. » Je me permis enfin de dire à Son Eminence que tous ses raisonnements pouvaient se résumer dans cette affirmation : « Vous êtes dans le faux, donc vous n'avez pas de preuves. » A quoi j'opposais, moi, cette affirmation contraire : « J'ai des preuves, et des preuves irréfutables, donc je suis dans le vrai... » — Mais Son Eminence s'appuyait sur la pensée du Saint-Père. — « Sa Sainteté a jugé que vous êtes dans l'illusion, le Saint-Esprit lui a parlé hier soir. — Je regrette vivement, lui dis-je, que Sa Sainteté ait déjà son opinion faite, mais j'espère que si Elle veut bien nous entendre, son opinion se modifiera. D'ailleurs, a-t-elle reçu mon rapport? — Non. » Et comme je le priais de le faire venir, il me répondit que c'était inutile.

Nous le quittâmes en lui demandant la permission de réfuter par écrit ses objections et de lui exposer d'autres preuves de notre mission. Il y consentit avec la plus grande bonté.

Nous retournâmes donc le lendemain. Cette fois, il nous entendit séparément, moi le premier. Son secrétaire commença par prendre note du nombre de pages de la réponse que j'apportais, du premier et du dernier mot de chaque page. Puis, Monseigneur me demanda de jurer sur l'Evangile que je dirais la vérité. — « Très volontiers, lui répondis-je. Je ne jure pas seulement de la dire, mais de l'avoir toujours dite. » — J'étais heureux de toutes ces formalités. On comprend donc l'importance de notre affaire, me disais-je, car on ne fait pas prêter serment pour des riens. Son Eminence prit ensuite connaissance de ma lettre et la lut tout haut, parfaitement sans doute pour un Italien, mais de manière cependant à me faire vivement désirer qu'il la lût une seconde fois. Cette lettre se divisait en deux parties : Dans la première, je répondais à ses objections de la veille, réponse qu'il n'accepta nullement ; dans la seconde, j'énonçais plusieurs faits dont je réservais pour une autre lettre la discussion et les preuves. Voici les réponses dont Monseigneur en entremêla la lecture : « Ma croyance, disais-je, ne repose pas seulement sur le témoignage des démons, mais sur celui de Dieu lui-même et des

saints ! — Illusions ! — Depuis six mois, j'ai vu maintes et maintes fois Dieu le Père. — Vous ne l'avez pas vu. — Notre-Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit. — Ni l'un ni l'autre. — J'ai vu la Sainte Vierge, une foule de saints et d'anges. — Vous n'avez vu ni la Sainte Vierge, ni aucun saint, ni aucun ange. — Cependant, Monseigneur, répliquai-je, depuis six mois c'est tous les jours et plusieurs heures par jour que je jouis de ces apparitions. — Illusions ! illusions ! — Mais j'ai entretenu longuement chacun de ces personnages. — Hélas ! mon frère, dans quelles illusions vous êtes !... » Et il continuait à lire : « Dieu m'a promis qu'à ma demande il viendrait quand je voudrais dans le corps de Mme C... ou bien qu'il enverrait le saint, l'ange ou l'âme du purgatoire que je désignerais... » Cette fois, Monseigneur ne me répondit que par un signe, mais fort expressif.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

L'EXTÉRIORISATION DE LA FORCE

M. le docteur Paul Joire publie, dans les *Annales des Sciences psychiques*, une étude remarquable sur : LA MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES.

Nous croyons intéressant d'en reproduire cet extrait sur l'extériorisation de la force :

Nous arrivons ici à des phénomènes psychiques plus rares, dont les conditions sont encore mal connues et par conséquent difficiles à réaliser.

Tout d'abord, il faut diviser ces expériences en deux groupes qui ont des buts absolument différents : les unes auront pour objectif simplement de démontrer l'existence de la force psychique ; les autres chercheront à déterminer quels sont les différents phénomènes que peut produire cette force, et quelles sont les conditions dans lesquelles elle peut donner lieu à ces phénomènes avec le plus d'intensité.

Les expériences de la première catégorie sont assez faciles à réaliser, elles sont simples, mais elles sont aussi très limitées. Pour démontrer l'existence de la force psychique, il faut simplement un biomètre. Pour que ces expériences aient quelque valeur, il faut seulement que cet instrument ne contienne ni aiguille aimantée, ni bobine d'induction ou solénoïde de quelque sorte que ce soit, enfin aucune partie qui puisse recevoir un courant électrique, ou contenant elle-même un courant qui puisse être modifié par l'électricité qui se développe dans tout organisme vivant. Quand on a ainsi un instrument qui ne peut être influencé ni par l'électricité, ni par la lumière, ni par la chaleur, il suffit de le mettre à l'abri de l'air et des trépidations qui pourraient lui être communiquées.

Pour les expériences de la seconde catégorie, les difficultés sont bien autrement considérables. Il s'agit ici d'étudier les phénomènes qui peuvent être produits par certains sujets doués de facultés absolument anormales, soit qu'il s'agisse d'une force psychique d'une intensité plus considérable, soit simplement d'une facilité plus grande d'extérioriser et de diriger ces forces.

Les conditions de ces phénomènes sont d'autant plus difficiles à préciser que, si parfois ils ont été observés avec méthode, dans le plus grand nombre des cas, au contraire, ils se sont présentés d'une manière fortuite et dans des milieux peu favorables à une observation scientifique. Nous en sommes donc réduits à agir d'une façon à peu près empirique, et à reproduire, aussi exactement que possible, les conditions dans lesquelles ces phénomènes se sont montrés.

Nous savons, tout d'abord, qu'il faut la présence d'un médium, c'est-à-dire, à notre point de vue, un sujet capable d'être placé dans l'état médianique actif. Quelquefois, il est vrai, on se livre à ces expériences sans avoir fait choix d'un médium connu à l'avance. Si l'on obtient quelque résultat dans ces conditions, c'est que, en réalité, il se trouve un médium parmi les expérimentateurs.

Il est nécessaire que les expérimentateurs ne soient pas en trop grand nombre ; quatre ou cinq personnes semblent être la meilleure condition : on pourrait aller jusqu'à huit au maximum. Ce chiffre maximum doit comprendre toutes les personnes qui assistent à l'expérience, soit qu'elles y prennent part directement, soit qu'elles restent comme de simples spectateurs. Il est évident qu'il faut éliminer rigoureusement toute personne qui ne voudrait pas se livrer sérieusement à l'observation scientifique des phénomènes, ou qui refuserait de se soumettre aux conditions de l'expérience, celles par exemple qui n'y verraient qu'un jeu et seraient disposées à les tourner en plaisanterie.

Les expérimentateurs doivent, autant que possible, se tenir dans une chambre peu encombrée et fermée, éclairée modérément. Ils se placent alors autour d'une petite table qu'ils puissent facilement entourer ; et, ou bien ils appliquent les mains ouvertes et à plat sur le bord de la table ; ou bien ils forment une chaîne, en se tenant mutuellement par la main et sans prendre aucun point de contact avec la table placée au milieu d'eux.

On pourrait nous demander pourquoi cette table, qui fait ressembler l'expérience à un jeu ou à tout autre chose qu'une observation scientifique.

Nous répondrons à cela que nous nous bornons à décrire le dispositif dans lequel, le plus souvent, les phénomènes se sont manifestés ; que, voulant reproduire ces phénomènes, nous ne pouvons mieux faire, pour avoir toutes les chances de réussir, que de nous placer dans les mêmes conditions ; que c'est précisément parce que nous nous plaçons au-dessus de tous les préjugés, que nous acceptons indifféremment tous les objets, quels qu'ils soient, qu'on peut nous présenter comme favorables au but poursuivi ; que, jusqu'ici, on ne nous a présenté rien de mieux que la table, mais que nous serions prêts à y substituer tout autre objet qui nous serait prouvé avoir contribué à la manifestation des phénomènes. Du reste, puisque la plupart des médiums, que nous sommes bien obligés de prendre tels qu'ils sont, ont l'habitude de se servir d'une table, la table peut être utile pour fixer et maintenir leur attention, et pour les mettre ainsi dans la disposition

d'esprit la plus favorable à la manifestation de leurs facultés. Bien que les phénomènes se produisent autour du médium, d'une manière le plus souvent inattendue, et aux dépens de toute sorte d'objets, il arrive très fréquemment que c'est au moyen de la table que se manifestent d'abord les premiers effets de la force psychique.

Ces raisons sont suffisantes pour que, jusqu'à ce que nous soyons mieux fixés sur les lois qui régissent ces phénomènes, nous adoptions les règles suivies antérieurement par d'autres expérimentateurs. Une partie de la force psychique, employée pour la manifestation des phénomènes, semble émaner de l'ensemble des expérimentateurs; cette force aurait besoin d'être, autant que possible, équilibrée, c'est pourquoi l'on conseille, dans la disposition des places des expérimentateurs, d'alterner les personnes de différent sexe, ou plutôt les sensitifs avec ceux qui le sont moins.

Il peut se faire que le médium, quand il est connu, donne lui-même des indications sur les dispositions à prendre pour l'expérience, ou demande des modifications aux dispositions déjà prises. Il faut, autant que possible, tenir compte de ces indications, pourvu qu'elles ne nuisent pas à l'observation scientifique, et qu'elles ne mettent pas obstacle au contrôle.

En dehors du médium, la séance doit être dirigée par une personne qui est choisie comme celle qui a le plus d'autorité et de compétence dans ce genre d'expériences. Ce directeur doit organiser entièrement l'ordre et la nature des expériences, ainsi que tous les moyens de contrôle qui devront être employés ; c'est en effet de la sûreté et de la rigueur de son observation scientifique que dépendra la valeur des résultats qui seront obtenus. Les autres expérimentateurs doivent donc se soumettre à toutes les dispositions jugées utiles par le directeur, dont l'autorité doit s'étendre aux moindres détails de l'expérience.

Il est bon habituellement d'exiger le silence pendant les expériences; toutefois, comme la période d'attente peut être assez longue, on peut, dans certains cas, tolérer une conversation sérieuse et calme entre les expérimentateurs; mais il faut éviter surtout de préjuger ou d'interpréter, d'une façon quelconque, les phénomènes dont on attend la réalisation; il est donc indiqué de porter la conversation sur un tout autre sujet. C'est surtout dans ce genre d'expériences que la patience est absolument indispensable aux expérimentateurs, les phénomènes sont quelquefois très longtemps avant de se manifester; aussi celui qui dirige la séance doit-il soutenir l'attention des expérimentateurs et les encourager à une attente patiente.

Il peut se faire que l'on opère avec un médium choisi à l'avance, ou que l'on ait simplement réuni un groupe d'expérimentateurs, dans l'espoir de trouver parmi eux le médium nécessaire.

Dans ce dernier cas, celui qui dirige la séance, en observant attentivement tous les expérimentateurs, cherchera les symptômes qui peuvent lui indiquer un médium.

Quand il l'aura découvert, il s'efforcera de l'étudier, sans toutefois le faire connaître aux autres expérimentateurs, car il est souvent utile, au moins au début, que le sujet même ignore le plus longtemps possible l'influence qu'il exerce sur les phénomènes obtenus.

Il vaut mieux n'utiliser qu'un seul médium à la fois, afin de ne pas entremêler ou contrarier les phénomènes qu'ils produisent ou les forces qu'ils mettent en jeu. Aussi, quand on découvre plusieurs médiums parmi les expérimentateurs, il faut prendre un prétexte pour diviser les expériences, et n'admettre dans chaque séance qu'un seul d'entre eux à la fois.

Quand on a découvert le sujet qui doit servir de médium, il ne faut pas s'obstiner à chercher à obtenir un genre particulier de phénomènes. Il faut, tout d'abord, ne rien lui demander, et laisser faire le sujet en se contentant d'observer et d'attendre les phénomènes qui peuvent se manifester. Si le sujet témoigne une tendance à se livrer à certains genres d'expériences, ou le désir de voir se produire certaines manifestations, il ne faut pas le contrarier, car, le plus souvent, il montrera ainsi lui-même les facultés spéciales qu'il possède.

Après la découverte du médium, ce qu'il importe le plus de connaître c'est le genre de phénomènes qu'il est capable de produire. Une fois que l'on est fixé sur les capacités du sujet, on peut lui insinuer indirectement les divers phénomènes que l'on désire observer dans cette catégorie.

Il faut s'efforcer avant tout d'obtenir des faits nets et précis; puis, par le contrôle auquel on soumettra ces phénomènes, on s'assurera s'ils sont bien produits par une force psychique, c'est-à-dire par une force autre que les forces physiques connues ; puis, s'ils ne peuvent être attribués à aucune supercherie de la part du sujet.

Nous avons étudié, dans un chapitre précédent, les différents genres de fraudes auxquels on peut avoir affaire de la part des sujets, nous n'avons donc pas à revenir ici sur les mêmes points. Il faut seulement rappeler que si l'on croit s'apercevoir d'une supercherie quelconque, il ne faut pas s'empresser de la dévoiler, et vouloir confondre immédiatement le sujet, comme le ferait un observateur peu expérimenté, et ignorant de ce qu'est un sujet et de ce que sont les phénomènes psychiques. Il faut seulement observer avec plus de soin le médium ; et, si l'on constate que la fraude est volontaire et qu'elle est constante, on abandonnera ce sujet comme ne pouvant servir à des expériences sérieuses et l'on en cherchera un autre ; si l'on constate au contraire que la fraude est involontaire et seulement passagère, il n'y a aucune raison pour se séparer du médium, il suffit d'apporter plus de patience dans l'observation des phénomènes. C'est dans ce cas surtout que l'on trouvera grande utilité à se servir d'appareils enregistreurs et d'instruments de précision, avec lesquels on discernera facilement les résultats douteux et ceux qui peuvent être concluants.

Enfin, il faut savoir limiter bien nettement la portée des expériences que nous entreprenons. Dans l'état actuel de nos connaissances, ce que nous devons scientifiquement constater c'est :

1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques ;

2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium ;

3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

En conduisant les expériences de cette façon, et en nous bornant à en tirer ces conclusions, elles auront une valeur scientifique indiscutable et une utilité certaine pour le progrès de nos connaissances.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10